

# Fray Eugenio, ou L'auto-da-fé de 1680 , par M. Mortonval

Guesdon, Alexandre Furcy (1780-1856). Fray Eugenio, ou L'auto-da-fé de 1680 , par M. Mortonval. 1826.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).







**FRAY-EUGÉNIO**

**OU**

**L'AUTO-DA-FÉ DE 1680.**

532

5  
2

5350.



# FRAY-EUGÉNIO

OU

## L'AUTO-DA-FÉ DE 1680,

PAR

### M. MORTONVAL,

AUTEUR

DU TARTUFE MODERNE ET DU COMTE DE VILLAMAYOR.



TOME PREMIER.



PARIS

AMBROISE DUPONT ET COMPAGNIE,

RUE VIVIENNE, N. 16, EN FACE DE LA RUE COLBERT.



1826





---

## AVERTISSEMENT.

---

IL n'est pas besoin d'indiquer aux esprits cultivés les sources où l'auteur de Fray - Eugénio a puisé les faits historiques mêlés au tissu de sa fable. Ils verront bientôt qu'il a lu, comme eux, les Mémoires des marquis de Torcy et de Saint-Philippe, ceux de mesdames de Motteville et d'Aulnoy, et de mademoiselle de Montpensier; sans parler de la longue nomenclature des Histoires d'Espagne, depuis le fade abrégé de Desormeaux jusqu'aux pesans in-quartos

des Krafft et des Lamartinière. Mais il est probable qu'un bien petit nombre de bibliomanes connaissent les deux ouvrages qui ont fourni le plus de matériaux curieux à l'auteur. Voici littéralement le titre du premier : *Semanario erudito que comprehende varias obras ineditas , criticas , morales , instructivas , politicas , historicas , saliricas y jocosas de nuestros mejores autores antiquos y modernos. Da las aluz, Don Antonio Valladarès de Sotamayor ; Madrid, 1787.*

Le seigneur Don Antonio n'a eu garde d'encourir le reproche que M. Bonardin adresse à l'auteur d'un mélodrame , quand il gourmande la

paresse de cet écrivain, pour n'avoir fait que trois actes avec un titre de deux lignes. Le docte Espagnol, au contraire, avait atteint déjà son trente-septième volume, quand l'inquisition arrêta brusquement l'élan de sa fertile plume, en 1788. La cause de cette rigueur fut la publication d'un Mémoire présenté à Philippe V au commencement du siècle, *sur les moyens de bien gouverner une monarchie*, et dans lequel se trouve un chapitre intitulé : « La religion jesuitica causa inponderable mal al estado; auxiliòs para que esta peste se corriga. » *L'ordre des jésuites cause des maux sans mesure à l'Etat ;*

*moyens de guérir cette peste. Un autre commence ainsi : « Males » que ocasiona la muchedumbre » de religiosos, y que debe hacer el » principe para su remedio. » Désordres produits par la multitude des religieux, et ce que le prince doit faire pour y porter remède.*

Tout cela était un peu mal sonnant ; aussi le livre fut-il prohibé. Long - temps l'objet des recherches de la police inquisitoriale, il est devenu très-rare en Espagne : on en trouve pourtant à Madrid quelques exemplaires dans le commerce , mais fort chers , et vendus avec de grandes précautions. La bibliothèque de l'académie en

possède un ; les étrangers bien recommandés en obtenaient encore la communication, il y a peu d'années.

Le quatrième volume de cette immense compilation, est tout rempli des détails relatifs à la régence de Marie-Anne d'Autriche, dernière femme de Philippe IV et mère de Charles II. On y trouve une foule d'anecdotes au sujet de la querelle de cette princesse et de Don Juan d'Autriche, à l'occasion du jésuite Neithard, confesseur de Marie-Anne. Cette partie du travail de Don Antonio de Sotamayor, a fourni beaucoup de matériaux historiques à l'auteur de Fray-Eugénio, pour les premiers tomes de son roman.

Vers la fin de l'ouvrage, il a pris pour guide un auteur moins connu encore, mais plus original. Le titre de son livre surpasse de beaucoup, en prolixité, celui de Don Antonio de Sotamayor; il vaut la peine de le reproduire avec fidélité; le voici :

Les absolutistes prétendent que le retour de l'inquisition en Espagne est un rêve des libéraux; voici la meilleure réponse à cette objection :

« Un événement déplorable, dit *l'Étoile*, s'est  
» passé à Valence le 31 juillet, sans que le gou-  
» vernement *en eût la moindre connaissance*. Un  
» homme convaincu d'hérésie a été exécuté dans  
» cette ville, avec quelques-unes des formes des  
» anciens *auto-da-fé*. » Cet homme est un juif  
catalan dont le crime était d'avoir refusé d'aller  
à confesse. Nous avons, dans notre numéro du  
17 de ce mois, annoncé la procédure dirigée  
contre lui; mais nous étions loin de penser que  
son exécution serait si prompte.

( *Courrier* du 31 août 1826.)



AVERTISSEMENT.

vij

RELACION HISTORICA

DEL

AUTO GENERAL DE FE

Que se celebrò en Madrid este año de 1680, con asistencia del rey N. S. Carlos II, y de las magestades de la reyna N. S. y la augustísima reyna madre, siendo inquisidor general el excelentísimo señor D. Diego Sarmiento Valladares.

DEDICADA

A LA S. C. M. DEL REY N. S.

Referense con curiosa puntualidad todas las circunstancias de tan glorioso triunfo de la fe, con el catalogo de los señores que se hicieron familiares, y el sumario de las sentencias de los reos.

Wa inserta la estampa de toda la perspectiva del teatro, plaza y balcones.

POR JOSÉ DEL OLMO,

Alcaide y familiar del Santo-Oficio, ayuda de la furriela de S. M., y maestro del Buen-Retiro y villa de Madrid.

---

VENDESE

En casa de MARCOS DE ONDATIGUI, familiar del Santo-Oficio, a la Plateria junto à San-Salvador.

Impreso por Roqué Rico de Miranda, año de 1680.



José del Olmo raconte, dans un style d'amphigouri, et toujours sur le ton d'une admiration extatique, le détail des beaux exploits de ce qu'il appelle, dans son titre, *un si glorieux triomphe de la foi*. On y vit figurer cent vingt victimes humaines, immolées au plus barbare fanatisme, et parmi lesquelles vingt-une furent condamnées à périr dans les flammes. Deux de ces derniers infortunés échappèrent seuls à cette affreuse destinée; et par une singularité inouïe, la vie leur fut accordée au moment de marcher au bûcher, et à la suite d'un conseil convoqué, sur l'échafaud même, par l'inquisiteur-général. Cet événement

remarquable est consigné dans l'ouvrage de José del Olmo, page 50 de la deuxième partie; les termes dans lesquels il est rapporté, aussi bien que l'appareil inusité d'une aussi étrange absoluteion, ne laissent aucun doute sur l'intention de ce tribunal de bourreaux. Évidemment, ils voulaient préoccuper fortement les esprits de l'idée de *leur clémence et de leur miséricorde inépuisable*; idée qu'ils se sont toujours efforcés d'accréditer, et qui, dans leur opinion, devait donner plus d'autorité aux arrêts sanguinaires, dont l'exécution allait offrir aux regards de tout ce que l'Espagne avait de grand et d'illustre, la

plus horrible boucherie dont ils eussent encore épouvanté le royaume.

Ce qu'on a peine à croire, c'est que cette *fête* fut offerte, en réjouissance de ses noces, à une jeune princesse française, à la nièce de Louis XIV, Marie-Louise d'Orléans, à peine âgée de dix-sept ans : sinistre présage de la malheureuse destinée qui l'attendait en Espagne, et qui pesa sur toute sa race. On sait, en effet, que sa mère, fille de Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre, et petite-fille de notre Henri IV, tous deux assassinés, fut enlevée à Saint-Cloud à la fleur de son âge, après quelques heures de souffrances affreuses. L'Europe fut alors convaincue qu'elle était morte

empoisonnée par un agent du chevalier de Lorraine, favori de MONSIEUR; et la postérité reste imbue de cette idée, en dépit des assertions de madame de La Fayette et des doutes de Voltaire. Marie-Louise, sa fille, périt comme elle, à vingt-sept ans et du même genre de mort. « Il » passa pour constant, dit Vol- » taire <sup>1</sup>, que le conseil autrichien » de Charles II voulait se débarrasser » d'elle, parce qu'elle aimait son » pays, et qu'elle pouvait empê- » cher le roi son mari de se dé- » clarer pour les alliés contre la » France. » Voltaire dit autre

<sup>1</sup> Siècle de Louis XIV, tome 2, page 116.

part <sup>1</sup> que Charles lui-même fut soupçonné d'avoir souffert ce crime.

Quoi qu'il en ait été, cette reine infortunée, à son arrivée dans le pays dont elle venait partager le trône, fut contrainte de dévorer, depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, le dégoût et l'horreur de ce spectacle d'anthropophages. On lit dans les lettres de madame de Villars, alors ambassadrice à Madrid, que les étrangers de marque auraient couru le risque d'être accusés d'hérésie, s'ils eussent manqué d'y assister, et d'y porter un visage serein.

<sup>1</sup> Siècle de Louis XIV, tome 1, page 411.

La Relation de José del Olmo est un monument historique remarquable sous plus d'un rapport. Il peint en présence des objets ; son pinceau grossier, mais fidèle, retrace une foule de détails minutieux, dont l'effet est de transporter le lecteur au milieu des choses et des gens de ce siècle. On y voit les personnages les plus remarquables de l'époque, se mouvoir dans leur vrai costume, agir et parler conséquemment à leurs principes, sous l'influence de leurs préjugés. Il est vrai que le digne familier de l'inquisition n'est occupé qu'à décrire une fête splendide, à rappeler complaisamment les noms des grands

seigneurs qui concoururent à sa brillante exécution ; mais tandis qu'il se délecte à présenter le tableau de leur magnificence et les transports de toute une population ivre de joie à la vue des apprêts du sacrifice, le spectateur, les yeux fixés sur les victimes, sent son cœur pénétré d'une terreur plus vive, et d'une haine pour les bourreaux, plus ardente et plus profonde encore que n'en inspirèrent jamais les récits véhéments et les expressions emportées d'une juste indignation. C'est qu'en effet, il semble qu'on vienne d'assister à une action réelle ; tous les efforts d'une imagination brillante ne sauraient produire une illusion aussi



complète , et par conséquent une impression plus durable.

On a pu remarquer, dans le titre de l'ouvrage de José del Olmo , qu'il était *maëstro del Buen-Retiro*, c'est-à-dire entrepreneur des bâtimens de la résidence royale de ce nom. C'est à ce titre qu'il fut chargé de la construction du théâtre de l'auto - da - fé , dont il a joint à sa relation un plan gravé d'après son dessin. L'éditeur avait le projet de faire lithographier fidèlement cette estampe informe qui , du moins, eût donné une idée exacte de l'édifice, des costumes du temps , et de l'état des arts , en Espagne , à cette époque ; par mal-



heur, l'habit ecclésiastique domine dans la composition, et il a fallu renoncer à l'offrir au public. L'esprit étroit de quelques hommes trop influens, n'en est pas encore à comprendre que tout ce qui peut rendre le fanatisme odieux, et les superstitieux ridicules, tend à relever la gloire de la religion et la dignité du bon prêtre.

---

# FRAY-EUGÉNIO

## L'AUTO-DA-FE DE 1680.

### CHAPITRE PREMIER.

#### LE CONFESSEUR ET LE FAVORI.

TANDIS que, depuis l'avènement de Henri IV, la France marchait à grands pas vers ce haut point de puissance et de gloire où Louis XIV l'éleva, l'Espagne, déclinant avec les fils de Charles-Quint, tombait, de règne en règne, dans cet état d'abaissement dont elle atteignit le dernier degré sous l'imbécille Charles II. La raison de ces deux tendances, si opposées, s'explique par

une observation facile. Henri, le seul de nos rois dont l'éducation n'ait pas été abandonnée aux prêtres, avait fondé la liberté religieuse dans ses États, par l'édit de Nantes; Louis XIII respecta l'œuvre paternelle<sup>1</sup>, et son successeur mérita le nom de *Grand*, tant qu'il n'y porta pas atteinte; les monarques espagnols au contraire, prosternés en tremblant, devant des moines inquisiteurs, travaillaient ardemment à courber leurs peuples sous le joug sacré, dont eux-mêmes s'enorgueillissaient. Ils étaient allés jusqu'à se faire un mérite, aux yeux de Dieu, du nombre des victimes humaines sacrifiées sous leur règne, à

<sup>1</sup> Ce roi combattit les protestans comme parti politique; mais après les avoir vaincus, il maintint le traité fait avec eux par Henri IV.

l'idole sanguinaire des dominicains.

Ainsi, de ce côté des Pyrénées, renaissaient l'industrie, le commerce, l'agriculture; la population croissait, tous les germes de la prospérité publique se développaient à l'abri de la tolérance; de l'autre, sous un gouvernement despotique, un fanatisme aveugle et féroce enfantait tous les fléaux dont gémit l'humanité, tous les vices qui la dégradent; il dépeuplait la terre et la frappait de stérilité.

Philippe II, sombre despote qui arracha aux Espagnols un dernier reste de liberté, prodigua leurs richesses pour l'étouffer aussi dans le Nord. Ses efforts infructueux lui coûtèrent d'immenses trésors<sup>1</sup> et la perte de la Hollande.

<sup>1</sup> Trois milliards de francs.

Philippe III, esclave indolent du sacerdoce, exila, pour lui plaire, près de neuf cent mille maurisques, sujets soumis, industriels, opulents, dont les capitaux et l'activité soutenaient la vie de l'Espagne agonisante. Philippe IV, malheureux au dehors, dans toutes ses entreprises, s'était vu ravir le Portugal, avec une douleur impuissante ; propriétaire des mines du Mexique et du Pérou, la pauvreté fut telle sous son règne, qu'il écouta le funeste conseil d'altérer les monnaies d'or et d'argent, pour subvenir aux dépenses de l'Etat ; et, dans ses derniers jours, les besoins devenant de plus en plus pressans, on n'imagina pas d'autre ressource, que de donner aux pièces de cuivre une valeur presque égale à celle de l'argent.

Ce prince, dont le front était chargé de vingt-trois couronnes, mourut en 1665, laissant tant de splendeur et de misère à Charles II, enfant, valétudinaire qui languit trente-cinq ans sur le trône. Dernier rejeton de la branche autrichienne, il ne laissa point de postérité, et n'est connu de l'histoire, que par son testament en faveur du petit-fils de Louis XIV; principe de la guerre longue et sanglante de *la succession*. Marie - Anne d'Autriche, mère de Charles, fut nommée régente par Philippe IV mourant. Elle était encore jeune et belle; mais, superstitieuse et bornée, son caractère se composait d'un mélange de faiblesse et d'opiniâtreté, d'orgueil et de petitesse, de dévotion et de galanterie. Envieuse, elle avait fait éloigner du conseil de régence,

un fils naturel du feu roi, Don Juan d'Autriche<sup>1</sup>, guerrier chéri de l'armée, dont tout le monde s'accordait à célébrer les grands talens, et qu'elle haïssait, surtout à cause de sa popularité. Cependant cette reine, si jalouse de son pouvoir, était humblement soumise aux volontés de son confesseur, le père Neithard, jésuite allemand, d'une naissance obscure, et tout-à-fait dénué de mérite. Elle l'avait amené de Vienne; et, quoique Philippe IV lui montrât de la bienveillance, par égard pour Marie-Anne qu'il aimait tendrement, le père

<sup>1</sup> Du même nom que le célèbre vainqueur de Lépante, bâtard de Charles-Quint. Philippe IV avait eu celui-ci d'une comédienne nommée Calderona. C'est le seul de ses nombreux fils naturels que ce prince ait reconnu.



confesseur, tant que vécut ce prince, languit dans la plus complète obscurité. Mais, le jour même que Philippe expira, la régente s'empressa de nommer, à l'archevêché de Tolède, le cardinal Don Pascual d'Arragon, à condition qu'il renoncerait à la dignité d'inquisiteur-général dont elle revêtit Neithard.

A cette nouvelle, Madrid s'émut, tout le royaume murmura. On sait que l'inquisition refuse d'admettre au nombre de ses derniers agents, de ses moindres familiers, tout Espagnol qui ne peut faire preuve de *pureté de sang*; c'est-à-dire, produire des témoignages authentiques, attestant que depuis l'établissement du saint-office, aucun de ses ancêtres paternels et maternels, n'a contracté alliance avec des familles juives ou hérétiques; et Neithard, étran-



ger, né dans les dernières classes d'un peuple révolté contre Rome, avait été lui-même luthérien jusqu'à l'âge de quatorze ans ! Son élévation froissait à la fois l'orgueil castillan et les préjugés nationaux.

Ce premier acte de la régence de Marie-Anne excita l'indignation générale ; elle n'en tint compte. Loin de là, son affection pour le père confesseur, s'accrut de toute la haine qu'elle avait soulevée contre lui. Elle le chargea de nouvelles dignités, et lui confia la direction suprême du conseil de régence. Le jésuite régna ; toutes les plaies de l'État s'envenimèrent rapidement. Les seigneurs de la cour éclatèrent ; l'un d'eux, le duc de Lerme, petit-fils du fameux ministre de Philippe III, disputant un jour le pas à Neithard, lui com-

manda durement de se tenir dans le respect devant les grands d'Espagne : « C'est à moi que vous devez tous le respect, » répondit l'orgueilleux jésuite ; à moi, qui tous les jours tiens votre Dieu dans mes mains, et vois votre reine à mes pieds. »

Cette insolence impunie accrut l'audace du père confesseur. Don Juan, furieux, quitta la coup, en témoignant son mépris pour Neithard. La reine ne tarda pas à se repentir d'avoir mécontenté ce prince ; le bruit se répandit tout-à-coup que Louis XIV, s'autorisant des droits de sa femme, fille aînée de Philippe IV, réclamait la Flandre et le Brabant, à titre d'héritage ; et presque au même instant, on apprit qu'il avait fait irruption dans ces provinces, à la tête d'une puissante armée. L'effroi saisit la régente et le moi-

ne ; ils se hâtèrent de rappeler Don Juan retiré à Consuégra, sa résidence, en qualité de grand prieur de Castille. Marie-Anne l'introduisit au conseil, et l'interrogea, pleine d'anxiété, sur ce qu'il était à propos de faire pour repousser l'agression du roi de France : « En-  
» voyez contre lui le père Neithard, ré-  
» pondit dédaigneusement le prince ;  
» c'est un saint auquel Dieu ne refu-  
» sera rien pour vous tirer de peine ; le  
» poste qu'il occupe, est une preuve  
» qu'il a le don des miracles. »  
Le confesseur objecta humblement que sa profession lui interdisait le commandement des armées : « Eh ! mon père,  
» repartit Don Juan, la reine peut té-  
» moigner que vous faites tous les jours  
» des choses bien plus difficiles à con-  
» cilier avec la rigueur de vos vœux. »

Marie-Anne, contrainte de dévorer cet affront, déguisa sa fureur au point de caresser Don Juan, et obtint, à force de prières, qu'il se chargeât du commandement d'une armée qu'on résolut d'envoyer en Flandre. Il se rendit donc à la Corogne, où tout fut bientôt disposé pour son embarquement. Peu de semaines après, sur la fausse nouvelle que la flotte, aux ordres du prince, avait mis à la voile, la régente, incapable de maîtriser plus long-temps son ressentiment, fit arrêter la nuit, en secret, Don Joseph Malladas, gentilhomme arragonais, chéri de don Juan, et connu par la haine violente qu'il faisait éclater, en toute occasion, contre Neithard. Le jésuite avait persuadé à sa pénitente, que Don Joseph était l'auteur des calomnies que le prince répandait par-

tout, et qu'il avait osé répéter en plein conseil; il assurait, de plus, que cet homme ne restait à Madrid, que dans le dessein de le faire assassiner, pour servir les fureurs de son maître, dont il était, depuis long-temps, l'espion à la cour. Il n'en fallait pas tant pour enflammer le courroux de cette reine impérieuse, altérée de vengeance. Mal-ladas, amené au palais à onze heures du soir, fut jeté dans une cave où, quelques momens après, on lui signifia un arrêt, écrit de la main de la reine et signé par elle, qui le condamnait à mourir. Deux heures lui furent accordées pour paraître devant Dieu; ce terme écoulé, un sicaire l'étrangla.

Don Juan, saisi d'horreur en apprenant cet attentat, brava les ordres de la régente, abandonna le comman-



dement de l'armée de Flandre, et vola vers Madrid, jurant d'immoler aux mânes de son ami, l'auteur d'un si lâche forfait. La reine, épouvantée, expédia sur-le-champ au-devant de lui un courrier porteur d'un ordre du conseil de régence, qui lui interdisait l'approche de la cour, et l'exilait à Consuégra, distant de trente lieues de la capitale. Don Juan obéit en frémissant ; mais, peu satisfaite de cette apparente soumission, alarmée des projets que devait méditer un prince si profondément outragé, dont elle connaissait l'ambition et l'indomptable orgueil, la reine crut devoir le prévenir. Le conseil fulmina un décret contre Don Juan, convaincu de rébellion, pour avoir refusé de s'embarquer à la Corogne ; il était, en outre, accusé de conspirer contre la

vie de l'inquisiteur-général, chef du conseil suprême, dans le dessein de s'emparer du gouvernement. En conséquence, l'ordre fut donné de se saisir de la personne du prince. Aussitôt, toute la noblesse de Madrid courut à Consuégra, se ranger autour de lui, et l'accompagna jusqu'à Sarragosse, où la troupe se déclara en sa faveur. Il eut bientôt une armée, et parla de marcher à sa tête, vers la capitale, pour y demander raison des affronts qu'il avait reçus.

Dès que ce bruit y fut répandu, le peuple embrassa hautement son parti; dans tous les lieux publics on se déchaînait avec violence contre le père confesseur que l'opinion générale chargeait du meurtre de Malladas, et de l'indigne traitement fait au prince. Du-

tant les premiers jours, ce ne furent que des vaines clameurs ; les esprits étaient encore divisés ; la reine avait des partisans ; le tout-puissant Neithard s'était fait quelques créatures. Mais peu après, on sut que Don Juan avançait suivi de forces imposantes ; à mesure qu'il approchait, des esprits s'échauffaient davantage. Enfin, les mutins s'enhardirent, ils s'assemblèrent sous les fenêtres de la reine et commencèrent à crier : « Vive le roi et le seigneur Don Juan ; qu'on nous délivre du jésuite. »

La terreur était au palais ; la régente, témoin de ce mouvement, instruite des dispositions de l'armée, reconnut l'impossibilité de rien obtenir par la force, et tenta la voie des négociations. Don Juan, parvenu à Torrejon, à quatre lieues de Madrid, menaçait d'y entrer le



jour suivant avec sa troupe, et de tirer une vengeance éclatante du confesseur. La reine obtint du nonce du pape qu'il se rendit auprès du prince, afin de l'apaiser, en le conjurant de se retirer à Guadalaxarra, pour négocier de là un arrangement honorable. Don Juan répondit : « J'exige, avant tout, que le » père Neithard soit chassé; et s'il ne sort » pas immédiatement par la porte, je » le ferai demain jeter par les fenêtres; rien ne me détournera de cette » résolution. » Quand le nonce lui eut rapporté ces terribles paroles, le pauvre confesseur, tout pâle de frayeur, courut se jeter aux pieds de la reine, en l'implorant, afin qu'elle lui permit de partir sur-le-champ. Elle ne trouva point de paroles à lui opposer; mais, tombant elle-même à genoux, les yeux

baignés de larmes , elle lui demanda de la confesser, du moins, une dernière fois. Après cet acte de piété la pénitente, sentant renaître son courage, déclara hautement qu'elle ne consentirait jamais à l'éloignement du saint homme ; elle le supplia de se calmer, et de bannir toute crainte. En dépit de cette prière, l'épouvante du père redoublait avec la violence des cris de la foule mutinée sur la place du palais. La sédition prenait un caractère effroyable ; ce n'était plus seulement de la populace, toutes les classes de la société se pressaient, pêle-mêle, sous les balcons du roi. On connaissait la réponse de Don Juan au nonce, la fureur qui l'animait, l'exaspération du soldat ; des pères de famille considérés, des femmes de qualité, élevaient

la voix en pleurant, et demandaient si la reine souffrirait que leurs filles fussent livrées aux derniers outrages, leurs maisons abandonnées au pillage et dévorées par l'incendie, pour sauver un jésuite étranger, juste objet de la haine publique, et fléau de la monarchie.

La nuit se passa dans cette agitation. Au matin, le palais resta soigneusement fermé : la garde royale n'avait pas encore été instituée; on ne voyait aucune sentinelle au dehors; les hallegardiers du roi s'étaient enfermés dans la cour intérieure. Le jour venait de paraître, quand le duc de Medina-Celi et le comte de Lemos se présentèrent pour entrer par la porte principale, sur la grande place, où le tumulte était le plus violent. Ces deux seigneurs, connus pour

être de grands partisans de la reine, jouissaient de toute sa faveur. Le peuple les entourait, en les conjurant de la décider à renvoyer le confesseur, et à satisfaire Don Juan. Le duc de Medina-Celi protesta qu'il ne venait avec son ami que pour se jeter aux pieds de la souveraine, afin de vaincre sa résistance. Il se fit alors reconnaître des portiers, qu'il appela par leurs noms, et demanda qu'on lui ouvrît, en prétextant un message pressé de Don Juan lui-même. L'officier des hallebardiers se rendit à cette raison, en exigeant toutefois que le peuple s'écarterait, et que les seigneurs entreraient seuls. L'esprit de mutinerie n'était pas encore allé jusqu'au projet de violer l'asile sacré des rois; les hommes qui se trouvaient le plus près du duc, réunirent leurs efforts pour

repousser ceux qui le pressaient, et les éloigner de manière à le rassurer contre la crainte d'une invasion. Mais, au moment où la porte commençait à rouler sur ses gonds, le flot populaire, réagissant fortement, poussa le battant avec violence, s'ouvrit un large passage, et inonda la cour intérieure qui retentit de cris de victoire.

Le palais, situé sur le même emplacement où s'élève aujourd'hui l'édifice majestueux et régulier, bâti par Philippe V, se composait alors de tours inégales qu'unissaient des courtines massives; l'intérieur était éclairé par d'étroites fenêtres armées de barreaux épais; de petites portes en fer défendaient l'entrée des tours. Le rez-de-chaussée de ce vaste bâtiment était occupé tout entier par les bureaux des divers ministères;



c'est ce qu'on nommait la *Covachuela*. Le duc de Medina-Celi et le comte de Lémos, familiers avec les détours du palais, après avoir dirigé l'attention du peuple vers un point impénétrable, s'engagèrent furtivement dans un passage obscur qui conduisait à la salle du conseil de régence. Mais, en dépit des précautions des deux courtisans, les plus ardents des séditeux, attentifs à toutes leurs démarches, les suivant en grand nombre, pénétrèrent avec eux dans une pièce vaste et sombre, où les conseillers et les ministres se consultaient avec effroi, sur le parti qu'il convenait de prendre. Les mutins, en entrant, vociférèrent des menaces contre la régente et le confesseur dont ils demandaient, à grands cris, le renvoi.

Pendant que le comte de Lémos s'ef-

forçait de calmer leur effervescence, le duc gagna, par des dégagemens connus de lui, une tour dans laquelle était pratiqué l'escalier de communication avec l'appartement de la reine, au-dessus de la salle du conseil de régence. Accablée par la fatigue de la nuit précédente, et se confiant dans le respect religieux du peuple pour la demeure royale, Marie-Anne s'était couchée à la pointe du jour, et venait seulement de se réveiller, au bruit affreux causé par l'envahissement du palais. Le duc lui fit demander audience; en dépit de la loi sévère qui interdit l'entrée de la chambre des reines d'Espagne quand elles sont au lit, le duc fut admis. Immédiatement après l'avoir introduit, la fidèle Eugénia, première camériste, alla reprendre aussitôt sa place aux

pieds de sa maîtresse, où elle s'assit sur une pile de carreaux. « Duc ! duc ! de- » manda la reine avec effroi, d'où vient » tout ce vacarme ? Ah ! mon Dieu ! ce » bon père sera le premier sacrifié ! »

Le duc lui fit part de l'état des choses, et la pressa de sauver le confesseur, dont la vie serait infailliblement compromise s'il ne quittait la cour à l'instant même. La régente ne prit le douloureux parti de l'éloigner, qu'après un long débat ; la terreur seule la contraignit à se rendre. Le duc rédigea lui-même l'ordre de l'exil du père Neithard ; sur la balustrade du lit de la régente, qui, pâle de fureur, suivait, du regard, la main qui traçait l'arrêt fatal. « Hélas ! s'écriait-elle en paroles entrecoupées, de quoi me sert toute ma grandeur ? à quoi



bon ces titres fastueux que vous accumulez dans ce funeste écrit, puisqu'on m'ôte la liberté de garder auprès de moi un homme de bien qui fait toute ma consolation? »

« Du courage, Madame, lui dit le duc en se hâtant, il ne s'agit que de sauver la précieuse vie du révérend père. — Non, reprit-elle d'un ton lamentable, il n'y a pas de simple dame dans ce pays, qui n'ait un chapelain; on n'y trouve point à redire; je suis la seule persécutée; la seule à qui l'on ôte son confesseur! »

Il Le duc avait fini d'écrire; il présenta le décret à la signature de la reine; elle saisit la plume d'un mouvement convulsif, et, la rejetant avec indignation: « Jamais, dit-elle, je n'avilirai pas à ce point ma dignité; je n'obéirai pas

à des rebelles; qu'on les chasse du palais, faites pendre les plus mutins.... ce sont des sacrilèges; duc, vous ne devez pas souffrir qu'on outrage l'inquisiteur-général. Il y va de votre salut éternel, de celui de toute l'Espagne. Appelez main-forte; qu'on les jette par milliers dans les cachots du saint-office, qu'on venge la religion.... !

Eugénia saisit la main de la reine, et, se précipitant à genoux, la couvrit de larmes, en conjurant sa maîtresse de rappeler ses esprits. « Eh ! Madame, lui dit le duc d'un air attendri, où sont les serviteurs, les soldats que je pourrais réunir pour exécuter les ordres de Votre Majesté ? La terreur enchaîne vos domestiques, la troupe est allée se réunir à celle qu'amène Don Juan; vous entendez sous cette chambre, la voûte

retentir des cris d'une bande de forcenés ; ils ne demandent encore que l'exil du vénérable père ; tout à l'heure ils auront soif de son sang, ils vont le déchirer , sauvons le père Neithard.... »

« Oui, oui, reprit la reine en sanglotant , ils le tueraient , les tigres !.. Donnez-moi cette plume , sauvons-le de leur rage... Tenez , duc , prenez ce décret ; courez au conseil de régence , qu'on le publie ; délivrez-moi de l'horreur de craindre pour les jours du saint homme. »

Le duc reparut bientôt dans la salle du conseil , élevant au-dessus de sa tête et agitant en l'air le papier qu'il rapportait ; son visage rayonnait de joie. Tout-à-coup, la fureur fait place à l'étonnement ; on se tait : « Vive le roi ! crie-t-il avec force ; le père Neithard

est exilé. » Vive le roi ! répète le peuple ivre de joie. Au même instant, chacun fuit vers la porte, empressé de proclamer le premier cette grande nouvelle. En un clin-d'œil, le palais fut désert ; bientôt, les innombrables églises de Madrid eurent absorbé toute la population, prosternée devant les autels, et rendant grâce à Dieu de la fuite de l'ennemi public.

Pendant ces mouvemens, le père Neithard, caché dans les retraites les plus reculées du palais de l'inquisition, attendait, avec anxiété, la fin de l'épouvantable crise. Le cardinal d'Arragon, dépouillé, pour lui, de la place de grand inquisiteur, voulut aller en personne annoncer au ministre tombé, son malheur, afin de lui en adoucir l'amertume, en lui prodiguant les consola-

tions et les égards. Il lui porta même une somme considérable, que Neithard refusa d'accepter. Le peuple, instruit de la démarche du cardinal, s'attroupaît autour de l'inquisition, dans l'espoir de voir sortir le confesseur et de jouir de son humiliation. Le cardinal l'engagea de se hâter avant que la foule ne grossît et ne prît une attitude menaçante. Il lui présenta de nouveau son or, et le pressa de rassembler promptement les effets indispensables pour le voyage, en l'assurant qu'il le conduirait lui-même dans son carrosse, jusqu'à ce qu'il fût en sûreté : « Je n'accepte que cette dernière offre, répondit le bon jésuite ; pauvre religieux je suis entré en Espagne, j'en sortirai pauvre religieux. Quant à mes effets, les voici tous, ajouta-t-il en

» montrant son chapelet et son bré-  
» viaire; je n'en veux point emporter  
» d'autres. »

Dieu permit que l'humilité chrétienne du révérend père reçût sa récompense dès ce bas monde; la reine, informée de ce beau désintéressement, lui envoya, par un courrier qui l'atteignit le jour même, sa nomination à l'ambassade de Rome, deux mille pistoles en or, de riches pierreries, un décret qui lui conservait toutes ses pensions et ses traitemens, avec une augmentation considérable. Elle ajoutait à ces dons la promesse du chapeau de cardinal qu'elle lui fit accorder peu de temps après.

Le *pauvre homme* avait eu de grandes tribulations à subir en sortant de la ville. Avertis des dispositions mal-



veillantes du peuple, les prieurs et les abbés des couvens de Madrid, avec les principaux moines de leurs congrégations, tous en habits sacerdotaux, portant des croix et des cierges allumés, s'étaient rangés devant la porte du palais de l'inquisition; ils accompagnèrent ainsi processionnellement, le carrosse du cardinal d'Arragon, au fond duquel Neithard se cachait de son mieux. Cette imposante escorte n'empêcha pas la multitude de le suivre jusque hors des murs, en l'accablant d'injures. On lui jeta même des pierres dont plusieurs l'atteignirent et le blessèrent. Le récit de ces outrages irrita l'orgueil de la reine bien plus qu'il n'affligea son cœur, qu'un nouveau sentiment occupait déjà tout entier.

Durant ces troubles, la sécurité du

jeune roi commandait de tenir fermées toutes les issues du palais; les cour-  
tisans les plus assidus, même les amis  
éprouvés, avaient cessé d'être admis  
depuis quelques jours. Dans cet isole-  
ment, la reine, inquiète, avide de  
nouvelles, brûlait de savoir, avec cer-  
titude, ce qui se passait, ce qu'on di-  
sait, pour ou contre elle. Eugénia, la  
confidente intime de tous les secrets de  
sa maîtresse, saisit cette occasion de lui  
avouer que, depuis peu de semaines,  
elle avait épousé, sans son ordre, un  
jeune homme plein d'esprit et de talent,  
très-dévoué aux intérêts de la souve-  
raïne, et plus capable que personne d'ob-  
server avec fruit tous les mouvemens  
des partis qui se formaient dans la ville.  
Elle ajouta qu'il serait facile de le faire  
entrer chaque soir, déguisé parmi les



gens de service, et de l'introduire jusque dans l'appartement de la reine, où il ferait son rapport et recevrait des ordres. Eugénia, plus âgée que sa maîtresse, était Allemande comme elle, et l'avait suivie de Vienne en Espagne. Le crédit de cette femme sur l'esprit de Marie-Anne, était généralement connu, et lui valait les caresses et l'amitié des plus grands seigneurs. Le duc de Medina-Celi lui-même ne dédaignait pas de la courtiser. Il lui avait recommandé un jeune gentilhomme, élevé chez le duc de l'Infantado, en qualité de page, et déjà décoré de l'ordre de Saint-Yago. Don Fernando Valenzuela, fort maltraité de la fortune, avait été comblé par la nature des dons les plus exquis et les plus séduisants ; c'était un cavalier parfait. La

bonne Eugénia ne le vit pas impunément; elle était riche des bienfaits de la reine; elle mit tous ses trésors aux pieds du beau Fernando, qui s'estima trop heureux de lui donner son nom en échange de l'opulence.

La régente avait agréé sur-le-champ la proposition de sa camériste qui, à l'instant même, fit venir Valenzuela et l'instruisit de l'honneur auquel il était appelé. L'ambitieux tressaillit de joie à cette nouvelle; il bâtit sur ce fondement l'espoir d'une grande fortune: l'événement passa de bien loin son espérance.

La nuit venue, tout le service de la reine ayant été congédié de bonne heure, elle ne conserva près d'elle qu'Eugénia. L'intrigante avait eu soin de parler négligemment de la beauté

prodigieuse des traits et de la taille de son mari. Dès qu'elles furent seules, la reine lui témoigna de l'inquiétude à cet égard : « Eugénia, lui dit-elle, je crains que tu ne me fasses commettre une grande imprudence ; cet homme est jeune, dis-tu ? »

» — Pas vingt-cinq ans, Madame.

» — Tant pis.... Et d'une figure.... ?

» — Admirable, Madame ; la cour de Votre Majesté, l'Espagne entière, n'ont rien qui lui puisse être comparé.

» — Voilà qui est fâcheux, Eugénia ; avec tous ces agrémens, et peut-être quelque esprit ?....

» — Il en a comme un ange, et les talens les plus aimables ; il est poëte et musicien ; sa voix....

» — En voilà beaucoup trop, ma

pauvre Eugénia; je ne puis douter que, doué de tant d'avantages, ton mari n'ait mille occasions de parler de ce qu'il peut voir ici; il doit être fort bien venu chez les dames; elles sont curieuses, et nous avons besoin de tant de mystère!

» — Hélas! dit la camériste avec un gros soupir, voilà le tourment de ma vie; je ne puis douter, comme l'observe Votre Majesté, que notre sexe ne traite avec bonté un fripon si fatal à son repos; mais je suis condamnée à rester toute ma vie dans le doute affreux de son infidélité, car jamais personne ne l'a entendu parler d'une femme; et ses amis les plus intimes lui reprochent avec amertume de pousser à cet égard, jusqu'au ridicule, l'excès de la discrétion.

» — C'est singulier, à son âge, répondit la reine, d'un ton d'indifférence, en se regardant dans sa glace; mais ne trouves-tu pas, Eugénia, que l'air est bien étouffant cette nuit?... L'habit de veuve est si lourd! cette guimpe de religieuse me charge horriblement la tête.

» — Affreuse coutume espagnole! répondit Eugénia, qui se hâta de détacher les tristes bandeaux; en vérité, c'est offenser Dieu, que de tenir emprisonnée une chevelure blonde aussi belle et aussi ondoyante.

» — Qu'importent mes cheveux, dit la reine; en aidant la camériste à en disposer les boucles avec grâce, sur un front plus blanc que l'albâtre; je songe bien à cela! Il s'agit seulement de ne pas périr de chaleur; et si tu veux que

je respire, ôte-moi tout ce noir attirail et ce manteau lugubre qui m'écrase.

» — Si je veux que Votre Majesté respire ! repartit Eugénia tout alarmée, en lui présentant une robe blanche et légère de la forme la plus élégante ; vous voyez bien que j'y avais pensé. »

Grâces aux soins de la prévoyante camériste, tout ce que l'art des toilettes peut ajouter d'éclat aux charmes d'une jolie femme, fut aussitôt mis en œuvre pour relever la beauté de la reine.

Valenzuela, de son côté, n'avait rien négligé pour paraître avec avantage aux yeux de sa souveraine. Son col était dégagé de cette fraise empesée, qui donnait alors tant de roideur au maintien des jeunes Castillans ; ses habits, plus galans que magnifiques,



étaient ornés de rubans et de dentelles, à l'imitation des modes de la cour de France, qui commençaient à s'introduire à Madrid.

Marie-Anne fut frappée de sa bonne mine et charmée de son esprit. Le lendemain de cette première conférence, elle témoigna, devant Eugénia, le désir d'attacher à son service particulier un sujet aussi précieux; la camériste lui fit observer qu'il y avait, dans sa maison, une place vacante d'écuyer ordinaire. Le brevet en fut, à l'instant même, expédié à Valenzuela. Le soir, il revit la reine avec le même mystère; déjà mieux instruit, il lui découvrit le fil de toutes les intrigues qui travaillaient la cour, et entra dans les détails des partis dont les fureurs déchiraient la ville révoltée. La régente apprit ainsi quels

étaient ses véritables amis, et ceux par qui sa confiance était trahie. L'écuyer se permit même quelques avis qu'on trouva raisonnables ; enfin, il fit éclater tant de zèle et de passion pour le service de sa maîtresse, pendant les troubles excités à l'occasion de Neithard, que, ravie d'un si beau dévouement, elle le nomma son premier écuyer, en donnant un emploi plus considérable au titulaire de cette charge importante.

Le jour où les séditions envahirent le palais, et contraignirent Marie-Anne à signer l'exil du père confesseur, Valenzuela osa pénétrer jusque dans la chambre de la reine, que venait de quitter le duc de Medina-Celi. Dans le trouble affreux qui l'agitait, elle ne songea guère à lui reprocher cet excès d'audace ; encore moins à se prévaloir



de la loi terrible qui condamnait à la mort, l'audacieux profanateur de l'asile secret d'une reine d'Espagne au lit. Le fidèle serviteur releva son courage abattu, il la supplia de ne pas s'abandonner elle-même : « Don Juan, lui dit-il, est désarmé par l'exil de son ennemi ; il n'a plus de prétexte pour venir à la cour. La noblesse et le peuple sont satisfaits, les soldats ne se sont mutinés que faute de paie ; que Votre Majesté descende immédiatement dans la salle du conseil de régence, où les ministres sont encore réunis ; ordonnez que la troupe vienne à Madrid recevoir sa solde de vos propres deniers, en attendant que le trésor puisse y pourvoir ; en même temps, parlez au nom du roi, dont les droits et la dignité sont outragés par la révolte d'un prince séditieux ;

qu'un décret l'exile à Sarragosse, et proclame le pardon de tous les autres conjurés. Vous, cependant, traversez la ville, votre fils dans vos bras; allez, avec l'enfant royal, rendre grâces à Notre-Dame d'Atocha, de l'avoir délivré des périls qui menaçaient sa couronne; jetez de l'argent au peuple, faites des aumônes aux couvens; l'Espagne va tomber à vos pieds ! »

La reine, ranimée, saisit avec avidité ces idées qui flattaient à la fois sa vengeance et sa passion pour le pouvoir; elle suivit de point en point l'avis de Valenzuela. Tout réussit au gré de ses désirs; ce même jour, qui s'était levé pour elle chargé de nuages si menaçans, éclaira son plus beau triomphe; Don Juan, abandonné de tout le monde, alla cacher la honte de sa défaite à

Sarragosse ; et l'effet de cette crise effrayante fut de raffermir le sceptre dans les mains de la régente. Mais, incapable d'user convenablement de la puissance, elle en confia l'exercice à son nouveau favori, dont les premiers conseils l'avaient si bien dirigée.

Précisément à cette époque, la charge de grand-écuyer du roi, l'une des premières de la couronne, vint à vaquer par la mort du marquis de Castel Rodrigo ; la reine en revêtit sur-le-champ Valenzuela. Sa faveur se déclara par ce don éclatant ; et les murmures de la cour avertirent la reine qu'elle avait fait trop, ou trop peu, pour son jeune ami. Le lendemain, Don Fernando Valenzuela parut au palais avec la double clef dorée au dos de son habit, et la régente lui ordonna de se couvrir

devant elle ; la cour apprit , ainsi , qu'il était gentilhomme de la chambre et grand de première classe. Le jour suivant , il fut annoncé , au baise-main solennel , sous le titre de marquis de Villa-Sierra ; et le soir , les secrétaires d'État reçurent l'ordre d'aller travailler avec ce seigneur , nommé premier ministre. De ce moment , tout ce que le royaume a d'illustre rechercha l'amitié du marquis. Seul arbitre de la destinée des courtisans , maître absolu de la monarchie , trafiquant publiquement des vice-royautés , des gouvernemens , des dignités ecclésiastiques , et des grâces de la régente , il amassa bientôt des trésors incalculables. Mais , beau , jeune , prodigue d'or et de caresses , soigneux du bonheur du peuple et gouvernant avec justice , il échappa au

sort des favoris, la nation le supporta sans haine. Il sut même se faire aimer; doué d'une imagination vive et de beaucoup d'esprit, il composait des comédies enjouées, représentées à ses dépens, aux théâtres de la ville; les habitans de Madrid, passionnés pour les jeux de la scène, couraient à ces spectacles, et aux courses de taureaux qu'il leur donnait aussi gratuitement, avec une magnificence inconnue jusque-là.

Valenzuela payait en outre, de ses deniers, une partie des farines et des bestiaux destinés à l'approvisionnement de la capitale, en sorte que le prix des comestibles s'y maintenait au plus bas prix. Il était donc devenu l'idole du public; chaque jour ajoutait à ses trésors et à sa puissance; tout concourait



a ses plaisirs. Tant de prospérité lassa l'inconstante fortune; la passion de la reine pour son favori éclatait avec un scandale qui choqua les dévots et alarma les scrupules des gens de bien. Don Juan d'Autriche profita de ces dispositions, pour former, contre l'heureux Valenzuela, un parti que l'intrigue et l'envie eurent bientôt grossi d'ennemis redoutables. Charles II grandissait; les émissaires de Don Juan s'appliquèrent à gagner son affection par de lâches complaisances; la reine, occupée seulement du soin de conserver la vie languissante de cet enfant mal-sain, négligeait tout-à-fait son éducation, et ne songeait pas même à former son caractère. On persuada au jeune roi qu'elle voulait le maintenir dans cet état d'ignorance et de nullité, afin de conserver,

pendant toute sa vie, un pouvoir qu'elle ne chérissait que pour le partager avec un coupable favori. Marie-Anne, par le conseil de Valenzuela, venait de former un corps considérable de gardes royales. Cette nouveauté devint le prétexte de mille calomnies ; on fit entendre à Charles, que c'était dans l'intention de le retenir éternellement prisonnier dans son palais.

Ce prince atteignit sa majorité, bercé de ces idées ; nourri de haine pour Valenzuela et de défiance contre sa mère, il entretenait une correspondance secrète avec Don Juan. Le matin du jour même où il entrait dans sa quinzième année, la cour apprit avec stupeur, qu'à la faveur des ténèbres d'une nuit très-obscur, le roi s'était retiré avec un seul serviteur au *Buen-*



*Retiro*, lieu de plaisance aux portes de Madrid, et que la garde avait reçu l'ordre de venir se ranger autour du maître. Le premier mouvement de la reine fut de courir auprès de son fils; mais un secrétaire-d'État lui déclara qu'elle était consignée dans le palais. A cette nouvelle, Valenzuela s'échappa par une issue secrète; et, sortant de la ville aussitôt, il alla chercher un refuge à l'Escorial, dont les moines et le prieur étaient ses amis les plus dévoués.

Cette révolution rapide plaça Don Juan à la tête de la monarchie; la reine, tombée du faite de la puissance, fut exilée à Tolède. Elle demanda vainement à voir son fils; on craignait trop son ascendant; elle partit désespérée, sans avoir obtenu cette consolation. Don Juan, profondément irrité

contre le favori, l'accabla de tout le poids de sa vengeance. Ses charges lui furent retirées, ses biens confisqués, ses honneurs abolis; ce n'était pas assez pour tant de ressentiment; le prince ordonna que Valenzuela fût arrêté. Des indices certains ayant fait découvrir le lieu de sa retraite, les religieux de l'Escurial eurent l'ordre de le livrer; ils refusèrent. Ce somptueux édifice, bâti par Philippe II, à sept lieues au nord-ouest de Madrid, est à la fois une résidence royale et un couvent de hiéronymites. Don Juan, irrité de la résistance des moines, y envoya un escadron de la garde, commandé par le marquis de Valparaiso, qui partit accompagné d'une foule de jeunes seigneurs ennemis particuliers, comme lui, de Valenzuela. Ils avaient ordre d'arracher

le proscrit du couvent, et de l'amener mort ou vif à Madrid.

Valenzuela promenait sa douleur dans la forêt voisine. Il vit, de loin, venir cette troupe, et se doutant du dessein qui l'amenait, il se hâta de regagner le couvent, où les religieux, dont il était chéri, le cachèrent dans la chapelle souterraine, nommée le Panthéon, construite au-dessous de l'église; magnifique sépulture des rois d'Espagne, lieu lugubre et sacré, commis à la garde des religieux. Pour plus de sûreté, ils pratiquèrent, à la hâte, dans une des niches de marbre, encore vide de dépouilles royales, une retraite mystérieuse, qui contenait à peine le corps de Valenzuela, péniblement ramassé. La bouche de cet antre obscur fut recouverte par des planches détachées

d'un confessionnal ; et l'on dressa devant, un autel chargé d'ornemens funèbres.

Le marquis de Valparaiso et ses amis, après avoir fait de vaines recherches, dans la partie des bâtimens réservés pour l'habitation du roi, demandèrent à continuer leurs perquisitions dans l'intérieur du couvent. Le prieur, appuyé sur ses privilèges émanés directement du Saint-Siège, repoussa cette prétention avec hauteur. Le marquis et les jeunes seigneurs opposèrent les ordres du prince ; et après de longues contestations, usant enfin de violence, ils firent irruption dans le lieu saint, malgré la résistance obstinée des religieux, qui furent frappés et dispersés par les soldats. Au bout de plusieurs jours, consacrés infructueusement à la plus

minutieuse investigation, le marquis fit son rapport à la cour, et s'apprêtait à quitter l'Escorial, quand Don Juan, certain que Valenzuela devait être caché dans le couvent, envoya l'ordre de redoubler d'efforts pour découvrir sa retraite. Afin de donner plus d'éclat à sa vengeance, le prince avait fait signer l'acte de proscription par tous les membres du ministère qu'il venait de former; le marquis devait l'exécuter, sous peine de passer pour rebelle, et ne rien ménager pour obtenir un succès qui importait à la sûreté de l'État et du roi.

Les recherches recommencèrent donc avec une nouvelle ardeur; l'église fut fouillée, le sanctuaire profané. La troupe ne faisait point un seul pas sans livrer un assaut; partout les moines, groupés au-

tour des autels, rangés devant les grilles des chapelles, combattaient bravement pour leurs reliques et les images de leurs saints. Plusieurs furent blessés grièvement, mais rien ne refroidissait leur zèle. Le marquis exigea enfin l'ouverture des caveaux du Panthéon. A ces mots, l'horreur des moines se manifesta par des cris; l'énergie de leur défense parut aux jeunes seigneurs un favorable indice; ils se flattèrent d'avoir enfin trouvé le point vulnérable, et forçant l'entrée de la chapelle funèbre, ils s'y précipitèrent avec leurs soldats armés de torches flamboyantes. L'autel postiche éveilla leurs soupçons, les débris en furent bientôt dispersés, et l'infortuné Valenzuela s'offrit aux regards de ses persécuteurs; il restait immobile, blotti au fond de l'étroite ca-



verne dans l'attitude la plus pénible, pâle, défait, la terreur peinte sur le front ; une longue barbe le rendait presque méconnaissable.

Le marquis de Valparaiso nourrissait contre lui une haine implacable, née de la plus basse jalousie. Il ne pouvait lui pardonner sa beauté, ni ses triomphes auprès de plusieurs femmes, dont lui-même avait été dédaigné. « Est-ce donc bien là, demanda-t-il d'un ton railleur, cet Adonis comblé des faveurs du beau sexe ? En vérité, sous les traits de cet ours informe, je ne puis reconnaître le brillant marquis de Villa-Sierra ! Voyons pourtant, » ajouta-t-il ; et en même temps il le frappa durement au visage avec une torche ardente.

Le malheureux poussa un cri terrible en s'élançant de la niche ; sa barbe et

ses longs cheveux étaient en flammes. Les soldats, feignant de se défendre, le frappèrent aussi de leurs torches, dont ils brûlaient ses vêtemens; et leur férocité s'animant à la vue des souffrances du proscrit, ils se firent un jeu de l'accabler de coups. Le pauvre Valenzuela se roulait par terre; il implorait leur compassion; les barbares ne répondaient à ses plaintes douloureuses, que par des éclats de rire. Enfin, on le saisit; sans pitié pour ses blessures, on le chargea de chaînes, et il fut conduit à Madrid, lié sur une mule. Le peuple averti de son arrivée se porta en foule au-devant de lui; mais, loin d'insulter à sa peine, il l'exhortait au courage et à la patience; les hommes s'efforçaient d'approcher pour lui offrir du vin, les femmes et les enfans lui présentaient des

fruits; tous poussaient des cris lamentables à la vue de ce beau visage hideusement mutilé, et de ses bras attachés derrière le dos, comme ceux d'un vil criminel. Bientôt, les soldats eurent peine à contenir la multitude qui voulait rompre ces chaînes odieuses, et le délivrer. Don Juan, instruit de ce qui se passait, envoya la garde au secours de la faible escorte de Valenzuela, et donna l'ordre de le faire sortir à l'instant de Madrid. On le conduisit secrètement à Cadix dans une voiture fermée, avec la précaution de ne traverser les villes, que pendant la nuit, dans la crainte que le peuple ému de compassion ne tentât de le mettre en liberté.

Valenzuela fut enfermé dans le fort de *los Puntales*, près de Cadix. Peu de temps après, le bruit courut qu'il avait

été embarqué sur une frégate du roi, destinée pour les Philippines, où cet infortuné devait être employé aux travaux des mines de mercure, condition pire que celle des galériens. Quand cette nouvelle parvint à Madrid, l'affliction des habitans, des femmes surtout, parut extrême; les théâtres et le cirque des taureaux n'en eurent pourtant pas un spectateur de moins; le jour suivant, on parla plus modérément de son malheur; le surlendemain on n'y pensa plus du tout.

Après le gouvernement désastreux de Neithard, Valenzuela, tout occupé de plaisirs et de fêtes, n'avait porté nul remède aux maux du royaume; Don Juan les aggrava tous. Dernière espérance de l'Espagne, son avènement au pouvoir fut salué par les acclamations

universelles; il suffit de peu de mois pour changer les cris de joie en murmures. Les premiers actes du nouveau ministre dévoilèrent sa nullité; tout le reste répondit à ces commencemens. Le trésor était au pillage, la vénalité la plus honteuse s'exerçait avec plus d'effronterie encore, que sous le dernier favori. Tandis que les désordres et la misère publique croissaient chaque jour au dedans, Louis XIV humiliait les armes de Charles II, sur terre et sur mer, et bornait de tous côtés sa puissance. En Flandre, dans les Pays-Bas, sur le Rhin, en Franche-Comté, en Sicile, et jusque sur le territoire de la Péninsule en Catalogne, partout, l'Europe vit alors les défaites des Espagnols et les triomphes de leur ennemi.

Au comble de la grandeur, le mo-

marque français, vainqueur et arbitre de l'Europe, consentit enfin à lui rendre la paix; il en dicta les conditions à Nimègue, en 1678. Don Juan, dans l'intention de resserrer les nœuds d'une alliance que commandait impérieusement l'état malheureux de l'Espagne, fit demander à Louis XIV la main de sa nièce, Marie-Louise d'Orléans, pour le roi Charles âgé de dix-huit ans. Don Juan ne devait pas voir l'accomplissement de ce mariage qu'il avait conclu. L'année suivante, deux mois avant l'arrivée de la jeune reine en Espagne, ce prince accablé de chagrins, honteux et désespéré de ses fautes, expira chargé de l'animadversion publique. Charles II, sorti de tutelle par la mort de son oncle, courut, en toute hâte, se réconcilier à Tolède avec sa



mère , que la détestable administration de Don Juan était parvenue à faire regretter ; le roi la ramena triomphante à Madrid.





## CHAPITRE II.

## ARRIVÉE DE LA REINE.

CHARLES II était allé au-devant de Marie-Louise d'Orléans, jusqu'au-delà de Burgos. De retour à Madrid, il l'avait conduite au *Buen-Retiro*, où depuis un mois le couple royal attendait la fin des préparatifs commandés pour l'entrée de la reine dans la capitale. Tout était prêt au palais pour la recevoir : on s'étonnait d'un si long retard, attribué d'abord au dessein de donner plus d'éclat à cette joyeuse solennité. Mais on sut bientôt que le

défaut d'argent était le véritable obstacle. Personne ne s'en étonna ; les fêtes devaient durer plusieurs semaines, et coûter des sommes énormes ; or, on n'ignorait pas que les caisses royales, celles de la ville et des corporations, dilapidées, épuisées par les frais de la guerre, étaient alors absolument vides ; les revenus avaient été dévorés d'avance, les impôts engagés à des usuriers ; nul maintenant ne voulait ou ne pouvait prêter, même au plus gros intérêt.

Tout périssait de langueur ; la ville était en proie aux horreurs du besoin ; on se désespérait à la cour, lorsqu'un courrier, venu de Cadix, annonça l'arrivée du premier galion, expédié du Nouveau-Monde, depuis la paix. Ce navire apportait trente millions, dont

un tiers à peu près pour le roi. Tout se ranime alors ; l'ivresse est générale ; le peuple et les grands font éclater de semblables transports : on travaille partout avec ardeur ; bientôt tous les préparatifs sont achevés. On voit s'élever, comme par enchantement, des arcs de triomphe sur le passage de la reine, et dans le Prado, de longues galeries où brillent des statues dorées, représentant les diverses provinces de l'Espagne. A la grande place, un cirque immense semble sortir de terre, plus beau, plus richement orné qu'aucun de ceux où Valenzuela donnait au peuple les spectacles de taureaux, objet de tant de regrets.

Dès le matin du jour fixé pour la cérémonie, les rues que devait suivre le cortége étaient tendues de superbes

tapisseries; les plus jolies femmes de Madrid, parées avec élégance, se montraient aux balcons que décoraient des rideaux de velours et de soie. Attirés par le bruit de ces fêtes, les curieux arrivaient par milliers des villes environnantes; les mulets et les carrosses ajoutaient à l'encombrement produit par la foule qui se pressait, surtout dans la rue *Mayor*. C'était là, chez le comte de Lémos, que Charles II et sa mère devaient venir voir passer la jeune reine. Tout y était préparé pour recevoir dignement de si nobles hôtes. Le dais et tous les ornemens extérieurs du balcon royal présentaient un spectacle éblouissant qui fixait les regards de la multitude. Elle était si considérable vers ce point, que les hallebardiers de la garde furent obligés de recourir à la

force pour se faire jour jusqu'à l'hôtel de Lémos, où leur poste était assigné.

Au milieu de ce mouvement, on remarquait une mauvaise chaise attelée de deux mules rétives, dont les ruades écartaient la foule avec plus de promptitude, et la tenait à une plus grande distance que les hallebardes des soldats. Le peuple, furieux, commençait à ramasser des pierres pour lapider le malencontreux équipage. Au-devant, on criait au postillon que le passage des voitures était interdit de ce côté, on lui commandait de retourner sur ses pas; derrière, on le menaçait de l'assommer s'il n'avancait pas promptement. Les mules, effrayées de tant de bruit, ne tenaient aucun compte de ces avertissemens et continuaient à regimber en tirant chacune de leur côté.



La confusion était affreuse : dans la chaise , un vieillard tendait au peuple des mains suppliantes, et semblait implorer sa pitié pour une jeune fille saisie d'effroi, qui le tenait étroitement embrassé. Près de-là, un homme de petite taille , fort bien vêtu , gesticulait en prenant des airs importants ; il parlait avec véhémence , sa voix perçante surmontait celles des mutins les plus furieux : « Cette voiture vient chez moi , disait-il , chez moi , Don Pédro Santos , de la secrétairerie d'État de sa majesté catholique le roi notre maître.... Arrête , s'écria-t-il , en saisissant un bras levé pour lancer une énorme pierre dans la voiture , arrête , malheureux ! veux-tu tuer le marquis de Las Torrès , mon ami intime , l'ami de Don Pédro Santos ? »

Cependant les hallebardiers, revenant sur leurs pas, s'avançaient pour rétablir l'ordre. Santos, courant à eux, leur dit avec volubilité : « Seigneurs, au nom du roi, protégez un homme qui a l'honneur d'être à son service. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis Don Pédro Santos, de la secrétairerie d'État; voilà ma maison à deux pas ; qu'on y laisse entrer cette chaise, et tout sera fini. »

C'était en effet le meilleur parti pour sortir plus tôt d'embarras, et la garde se disposa de manière à protéger la marche de l'équipage. Les mules, secondant cette intention favorable, firent, d'assez bonne grâce, le court trajet, pendant lequel Santos, tranquillisant à haute voix les voyageurs, ne cessait de les appeler par leur nom, et s'appli-

quait surtout à faire résonner le titre de son ami le marquis ; il ne s'interrompait que pour rendre grâces aux soldats de la garde : « Seigneurs , leur répétait-il d'un ton protecteur, je rendrai compte de tout ceci ; on saura ce que vous avez fait pour moi , pour mon ami intime , le marquis de Las Torrès , et pour sa nièce dona Natalia de Las Torrès. »

A la fin , mules et gens entrés dans la maison , et la grande porte refermée derrière eux , les voyageurs commencèrent à respirer. Natalia , mourante du saisissement qu'elle avait éprouvé , fut transportée dans un fort bel appartement , au premier étage , où se trouvaient rassemblés une foule de cavaliers et de dames , de qui la mise annonçait des personnes du premier rang. Le

marquis parut surpris et mécontent de voir tant de monde ; il pria Santos de le faire conduire , avec sa nièce , dans la chambre qui leur était destinée. « Toutes les chambres de ma maison appartiennent à votre seigneurie , répondit-il en affectant des airs de cour-tisan ; je m'estime heureux de la mettre tout entière à la disposition de Don Henrique , marquis de Las Torrès , qui m'est recommandé très-particulièrement au nom du vénérable archevêque de Burgos , dont je fais le plus grand cas. Comment se porte son excellence ? Vous avez sans doute des lettres à me remettre ? Nous causerons de tout cela ; j'aime le bon prélat avec passion ; mais songeons un peu à votre charmante nièce ; pauvre enfant ! tout ce vacarme l'a un peu étourdie , n'est-il pas vrai ?

Ce n'était pourtant rien ; vous avez vu qu'il a suffi de me nommer : calmez-vous , dona Natalia ; ma femme est allée donner ses ordres pour que l'on vous apporté sur-le-champ le chocolat. Ce bon marquis ! continua-t-il en lui prenant la main ; savez-vous bien que vous étiez réellement tout tremblant ? »

Pendant que Santos parlait , Don Henrique tenait attachés sur lui des regards , où se peignait cette curiosité inquiète qu'on éprouve à la vue d'un fou délié. Natalia , remise de son émotion , s'était voilé le visage avec sa mantille , et se détournait , pour mieux le dérober aux regards des curieux. « Vous voyez combien elle souffre , dit le marquis ; elle n'a besoin , pour le moment , que de solitude et de repos ; de grâce , faites-nous conduire à son appartement.

— « C'est juste, répondit Santos; duchesse, continua-t-il, en s'adressant à l'une des dames, daignez, je vous supplie, m'aider à soutenir la ségnorita; et vous, mon cher comte, dit-il à un cavalier, obligez-moi d'ouvrir cette porte; c'est là que je loge la jolie voyageuse; pardon de la peine, mais je ne sais où sont allés mes gens. Cette fête leur tourne l'esprit. »

Il n'avait pas fini de parler, et déjà Natalia, qui s'était levée vivement, avait pris le bras du marquis, et l'entraînait vers la chambre indiquée; elle y entra sans dire un mot, sans saluer personne. Santos les suivait; don Henrique, l'arrêtant, le supplia d'empêcher qu'on ne vint les troubler pendant quelques momens; puis, entrant à son tour sans plus de complimens, il referma la porte.



Natalia s'était jetée sur un sofa; sa jolie figure exprimait un violent dépit; des soupirs pressés soulevaient son sein. Le marquis, calme et froid, avança un fauteuil et se plaça près d'elle. « Le cruel homme ! lui dit la jeune fille avec agitation, concevez-vous rien à tant d'extravagance ? Nous loger chez lui ! crier votre nom dans les rues, nous mettre ici en présence de tout Madrid ! Il prétend qu'il est votre ami ; que veut-il dire ? qu'est-ce que cela signifie ?

» — Je n'y comprends rien, répondit gravement don Henrique ; j'ai vu la lettre que lui a écrite le majordome de l'archevêque, le bon Diégo Marcos, cousin de ce Santos. Il l'engageait, d'après ma demande, à me choisir un logement modeste dans un quartier

retiré; ajoutant seulement la prière de me rendre, ainsi qu'à ma nièce, tous les services en son pouvoir, afin d'assurer le succès des affaires qui m'appellent à la cour.

» — Seigneur Don Henrique, répliqua Natalia d'un ton suppliant; quittons cette maison, je vous prie; vous avez promis à monseigneur l'archevêque, votre parent, de m'accorder la protection que vous devriez à votre véritable nièce; je réclame aujourd'hui l'effet de cette promesse. Si vous saviez; si j'osais vous dire.....

» — Rien, rien, mon enfant; gardez vos secrets. Je n'ai pas besoin de vous connaître mieux pour vous chérir comme ma propre fille. Prenez garde que la crainte dont vous me paraissez agitée, ne vous conseille des révélations

auxquelles vous auriez regret dans la suite. Je ne veux les devoir qu'à votre confiance.

» — Ah ! seigneur , personne la mérite-t-il mieux que vous ? Mais vous avez raison , ce moment ni ce lieu ne sont convenables pour vous ouvrir mon cœur. Cherchons une retraite obscure ; fuyons cet homme dont la ridicule vanité se plaît à nous mettre en évidence. Rien ne peut m'être plus désagréable et plus funeste.

» — Du calme, Natalia, possédez-vous. Dès que la fin de cette cérémonie me laissera la liberté de sortir, je m'occuperai de vous satisfaire. Le sot bavardage de notre hôte ne me déplaît pas moins qu'à vous.

En ce moment, Santos, entr'ouvrant doucement la porte, demanda des nou-

velles de la *belle voyageuse* ; et , sans attendre la réponse , il ajouta : « Marquis , regardez dans la rue , le roi et la reine-mère vont paraître , ils viennent descendre chez le comte de Lémos , mon bon voisin et ami . Le balcon d'où leurs majestés doivent voir la cérémonie , touche à celui de votre chambre . Allons , ma belle petite , reprenez courage ; la tête du cortège va se montrer ; c'est un coup-d'œil digne de votre attention , et qui vous délassera de toutes vos fatigues .

» — L'original ! dit Natalia quand il se fut retiré ; est-il possible qu'avec un langage et des manières si communes , cet homme soit réellement l'ami du comte de Lémos , et des gens titrés que nous venons de voir dans son salon ?

» — Comme il est le mien , apparem-

ment, répondit le marquis; nous éclaircirons tout cela; mais j'entends, en effet, les clairons qui annoncent l'arrivée du roi; n'êtes-vous pas tentée de le voir?

» — Je ne veux voir que la reine, répliqua la jeune fille. Je vous prie de m'avertir quand elle passera. »

Don Henrique alla seul se placer au balcon. Bientôt les acclamations, qui retentirent sur la place voisine de la *Puerta-del-Sol*, et le son des cloches de l'église de Saint-Philippe, en face de l'hôtel de Lémos, donnèrent le signal de l'approche de la reine. Le marquis appela Natalia, qui, se couvrant la figure avec sa mantille, de façon à ne laisser voir que ses yeux, vint se placer près du marquis, où elle se tint à moitié cachée derrière lui.

Le cortége, précédé de timbaliers et de trompettes, se composait des grands d'Espagne, des officiers de la couronne, des chevaliers des ordres militaires; chacun de ces gentilshommes était suivi d'une multitude de gens à leur livrée, c'était toute une armée; enfin parut la jeune reine, rayonnante de pierreries, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Elle avançait montée sur une jument andalouse qui semblait fière d'un si noble fardeau. Les régidors de Madrid, dans le costume des temps chevaleresques, tout couverts de brocards d'or, avec des toques garnies de plumes et de perles, portaient au-dessus de sa tête, un dais resplendissant de rubis, et que surmontait la couronne royale. La reine s'arrêta devant la maison du comte de Lémos, et levant les



yeux vers le balcon, elle fit un salut plein de grâces. Le roi souleva la jalousie, et agita un mouchoir qu'il porta successivement à sa bouche et à son cœur.

La fenêtre d'où Natalia voyait ce pompeux spectacle, était, en effet, très-proche de celle où Charles II venait de se montrer. Au moment où la reine répondait par un signe de la main, aux galantes démonstrations de son époux, la jeune fille, ouvrant tout-à-coup sa mantille, cria très-haut en français : *Vive Marie-Louise d'Orléans !* La princesse jeta les yeux sur elle et les détourna aussitôt. Puis, avec un doux sourire, prenant congé du roi par un dernier salut, elle continua sa marche.

Immédiatement à la suite de cette reine si belle et si brillante, apparais-

saît comme un fantôme noir et hideux, la première dame du royaume ; après elle , sa *camaréra mayor*, la duchesse de Terra-Nova. Elle venait, juchée sur une haute mule pauvrement harnachée ; son costume de veuve , semblable à celui d'une religieuse , ne déguisait aucun des outrages de la vieillesse , et faisait ressortir la difformité de ses traits ombragés par un vaste chapeau rond de feutre noir , sans rubans et sans plumes. Le visage de la duchesse avait la pâleur et la contraction habituelle de la colère ; petite , mal faite et d'une maigreur effrayante , son regard , dur et fier , portait la terreur à l'entour ; il glaçait les cœurs , que la présence de la reine venait d'ouvrir à l'espoir du bonheur.

A cet affreux aspect , Natalia referma

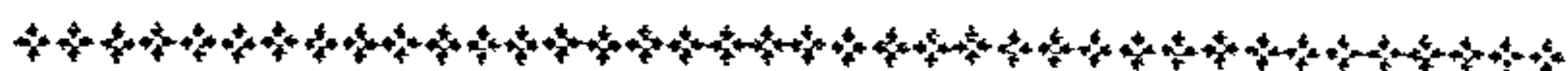
rapidement sa mantille , et , toute tremblante , se plaça de nouveau derrière le marquis. Elle continuait pourtant à regarder le cortége. Les filles d'honneur se montrèrent alors , entourées de leurs parens , les plus grands seigneurs de la cour , et montés comme elles sur de superbes chevaux d'Andalousie. L'un de ces jeunes gens se faisait surtout remarquer par sa bonne grâce à manoeuvrer le sien qui paraissait plein de feu. Le noble animal , un moment effrayé par les acclamations du peuple , fit un écart rapide et faillit de renverser son maître. Ce fut un cri général ; mais le danger ne dura qu'un éclair , et donna l'occasion à l'habile cavalier de déployer son adresse avec tant d'avantages , que , de tous les balcons environnans , les dames le couvrirent d'applaudissemens. Le

jeune courtisan , se découvrant pour leur rendre grâces, salua galamment autour de lui. Natalia n'eut pas plutôt aperçu sa figure, qu'elle poussa un gémissement douloureux, et tomba inanimée aux pieds du marquis.

Effrayé, le vieillard se hâta de la relever, et la plaça, non sans peine, sur un siège voisin. Elle eut bientôt repris ses sens; mais elle était si abattue, et paraissait si souffrante, que renonçant au projet de changer ce jour-là de logement, don Henrique la fit consentir à se mettre au lit sur-le-champ. Il alla donc faire part de cette résolution à Santos, qui voulut que sa femme et sa fille allassent servir la *jolie voyageuse*. Natalia reçut leurs soins avec reconnaissance, mais sans proférer une parole, de peur d'encourager des questions

indiscrètes. Dès qu'elle fut couchée, elle ferma les yeux, comme cédant à l'excès de son accablement; les dames se retirèrent doucement. Ce ne fut que long-temps après leur départ, que l'agitation de la jeune fille se calmant peu à peu, elle put enfin se reposer des fatigues du voyage et des émotions de la matinée.





## CHAPITRE III.

## LA SORCIÈRE DE CANGAS.

Don Henrique, ancien brigadier des armées du roi, après avoir honorablement servi en Flandre et en Italie, sollicitait de l'avancement à Madrid, à l'époque où, par le conseil de Valenzuela, la régente avait institué la garde royale. Chargé par le favori de l'organisation de ce nouveau corps, le marquis de Las Torrès y avait été placé avec un grade supérieur; mais, depuis, quand Don Juan d'Autriche s'éleva sur les ruines de Valenzuela, toutes les créa-



tures du ministre tombé furent disgraciées, et perdirent à la fois leurs emplois et le prix de leurs services antérieurs. Le marquis, l'un des plus maltraités, à cause de son attachement connu pour le favori de la régente, auquel il devait sa fortune, fut non-seulement rayé des contrôles de l'armée, mais exilé à Burgos. Sa paie était toute sa richesse; il avait vendu le peu de biens qui lui restaient, pour se maintenir sur un pied convenable à la cour, et se vit réduit à la misère par l'injuste rigueur du prince. Dans son malheur, l'amitié de l'archevêque de cette ville, parent de la marquise, lui offrit du moins quelques consolations. Vivant modestement d'une faible pension du prélat, ces deux vénérables époux habitaient près du palais épiscopal, une maison

assez spacieuse, et qu'ils avaient meublée décemment avec les débris de leur ancienne élégance. Lorsque la cour se trouva réunie à Burgos, pour la réception de la jeune reine, on assigna, chez le marquis de Las Torrès, le logement du prince d'Harcour, ambassadeur extraordinaire, chargé d'accompagner Marie-Louise d'Orléans, et de la remettre aux mains de son royal fiancé, au nom de Louis XIV. La princesse d'Harcour était du voyage; le jour même de leur arrivée dans la maison de Don Henrique, une jeune personne de leur suite tomba dangereusement malade. La princesse prodigua les soins les plus tendres à sa chère Natalia; mais les progrès du mal furent rapides et effrayans; elle était à l'extrémité, quand, peu de jours après,

la cérémonie étant terminée, l'ambassadeur extraordinaire, ainsi que tous les Français qui avaient suivi la reine, reçurent leur congé, et durent repasser immédiatement les Pyrénées.

Cet ordre rigoureux avait été sollicité par la *camaréra mayor*. Dès le premier moment, la terrible duchesse, cramponnée aux privilèges de sa charge, s'était emparée violemment du gouvernement de la maison, et de la personne de la reine. Charles II, d'un naturel méfiant et jaloux, s'était facilement laissé persuader, par cette fée malfaisante, l'idée toute espagnole, que la vertu des femmes, en général, n'est assurée que derrière un double rempart de grilles et de verroux; mais que celle d'une Française surtout, n'est pas assez bien défendue par vingt murs d'airain.

si l'œil vigilant d'un Argus incorruptible n'est attaché sur elle jour et nuit. Ce principe posé, il fallait éloigner immédiatement tous les compatriotes de la jeune reine, et l'arrêt fut exécuté sans pitié. Seulement, elle obtint, à force de larmes, qu'on excepterait de la proscription sa nourrice et deux femmes de chambre, qui devinrent, de ce moment, des objets de haine et de surveillance sévère pour la *camaréra mayor*.

La princesse d'Harcour ne se sépara de sa petite Natalia qu'avec les témoignages du regret le plus vif. Sa douleur excita si vivement l'intérêt de don Henrique et de la bonne marquise, qu'ils lui promirent de soigner la pauvre malade comme leur propre enfant; la princesse partit plus rassurée; ils

tinrent parole. Quand le danger fut passé, l'archevêque vint plusieurs fois chez le marquis, s'informer lui-même des progrès de la convalescence de Natalia, et lui remettre des lettres de la princesse. Aussitôt qu'elle fut rétablie tout-à-fait, le prélat lui déclara que sa protectrice avait résolu de la faire conduire à Madrid, et de l'y placer sous la protection de madame de Villars, ambassadrice de France. Il ne s'agissait plus que de trouver une personne sûre et respectable, pour accompagner la jeune fille pendant le voyage, aux frais duquel madame d'Harcour avait abondamment pourvu. Le marquis s'offrit à remplir cette mission; l'occasion était favorable à ses intérêts; la mort de Don Juan et le retour de la reine-mère, dont il était connu très-avantageusement, lui

donnaient l'espérance de se faire réintégrer dans son grade, et de recouvrer ses pensions; il fut donc résolu qu'il partirait avec Natalia. Les dernières instructions de la princesse prescrivait à sa protégée de vivre à Madrid dans la plus grande obscurité, et d'attendre les ordres de madame de Villars, surtout d'éviter toutes les occasions d'éveiller la curiosité.

D'après cette lettre et des dépêches particulières adressées à l'archevêque, il engagea le marquis de Las Torrès à laisser croire qu'il voyageait avec sa nièce; l'intendant de Monseigneur fut chargé d'écrire dans ce sens, à son correspondant à Madrid, de remettre à Don Henrique une somme en or, suffisante pour la route, et le reste des fonds de Natalia, en traite sur le com-



merce de la capitale ; toutes ces choses réglées, elle partit de Burgos, emportant les regrets et la bénédiction de la marquise de Las Torrès qui avait appris à la chérir pendant sa maladie. Le marquis ne l'aimait pas moins sincèrement ; quoique son caractère sérieux et réservé lui interdît toute démonstration, cette affection paternelle se manifestait à chaque instant aux yeux de celle qui en était l'objet ; et Natalia, reconnaissante, lui avait voué la tendresse respectueuse d'une fille.

Il était déjà nuit, quand Don Henrique entr'ouvrant doucement sa porte, pour voir si elle reposait encore, la trouva levée et occupée à lire. Plus calme, elle avait recouvré un peu de force, et lui dit que la femme et la fille de Santos venaient de la contrain-

dre à prendre un peu de nourriture; ces dames s'étaient ensuite retirées, à sa prière, pour lui laisser faire quelques lettres indispensables; prétexte dont elle avait usé afin de se débarrasser de leurs importunités. Le marquis lui rendit compte de l'emploi de son temps, pendant cette première journée. Madame de Villars, à laquelle il avait remis les lettres de l'archevêque, recommandait à Natalia de ne point se montrer et d'attendre qu'elle lui fit donner de ses nouvelles. Il résultait des informations prises sur leur hôte, que Pédro Santos, après avoir languì long-temps dans la domesticité de Don Géronimo d'Eguya, employé du ministère sous Don Juan, s'était peu à peu élevé avec son maître; ce Géronimo parvenu au rang de secrétaire d'État, et dans les bonnes

grâces du roi, auquel il s'était rendu nécessaire depuis la mort du prince son patron, avait donné à Santos un petit emploi dans les bureaux. Au milieu de la pauvreté générale, le maître pressé par la faim, malgré l'éclat de sa haute dignité, vendait, pour subvenir à ses besoins, les grâces dont il pouvait disposer; et confiait à son valet, intrigant subalterne, le trafic des petites places et des faveurs obscures, dont il partageait le prix avec lui. Santos vivait pauvrement du fruit de ces honteuses rapines; mais, vain et important, tout glorieux de l'intimité de l'un des premiers personnages de l'État, il se donnait des airs de familiarité avec les plus grands seigneurs, qui se servaient de lui, en riant de sa sotte présomption. La maison où il avait reçu le

marquis et Natalia, était à Don Geronimo d'Eguya, qui habitait au palais l'appartement assigné au titulaire de sa charge. Santos avait offert un logement au marquis, moins par vanité que par calcul; car, d'après quelques termes de la lettre de son parent de Burgos, il avait conjecturé, assez justement, que Don Henrique venait en solliciteur à la cour; l'intrigant se proposait donc, en l'attirant chez lui, de lui vendre ses services et l'hospitalité, à beaux deniers comptans.

Du reste, le prudent vieillard tranquillisa sa jeune amie, inquiète d'être exposée, dans cet appartement, à trop de regards curieux; Santos n'y recevait jamais personne; la pauvreté, autant que sa naissance et sa position, lui interdisait le commerce des gens du grand

monde ; et son sot orgueil écartait avec soin ses égaux. La compagnie, qui s'était rencontrée le matin dans son salon, se composait d'amis de Don Geronimo, venus, avec son autorisation, pour voir de ses balcons, passer le cortège de la reine.

Natalia, satisfaite de toutes ces explications, rendit grâces au marquis des soins dont il la comblait ; puis, après un peu d'hésitation, elle lui prit la main, qu'elle serra tendrement, en fixant sur lui un regard où se peignait l'affliction et l'inquiétude ; des pleurs roulaient dans ses yeux ; elle essaya de parler ; mais les mots expiraient sur ses lèvres, et elle se jeta dans les bras de son vénérable ami, en fondant en larmes. Don Henrique les laissa couler long-temps, sans troubler sa douleur par



d'insignifiantes consolations; seulement, il la pressait tendrement sur son sein, pour lui exprimer la part qu'il y prenait. A la fin, épuisée de pleurs, la pauvre enfant reprit sa première attitude et les sanglots se calmèrent peu à peu.

« Ma fille, lui dit-il, un secret douloureux oppresse votre sein; il ne m'importe pas de le savoir; mais vous avez besoin de me le dire. Parlez donc à votre père; j'en ai pour vous tous les sentimens. Voyons: je veux vous aider, en vous apprenant d'abord ce que j'ai découvert.

»—Dites, seigneur, répondit Natalia d'un ton plein de candeur, mon dessein est de vous ouvrir mon cœur sans réserve; je n'ai point à vous faire d'aveux dont je doive rougir.



» — Oh ! chère enfant , bien au contraire ; ce que je veux faire entendre est trop glorieux , pour qu'il en coûte de l'avouer. Je veux seulement vous mettre à l'aise sur un point capital que, par un motif honorable , vous eussiez peut-être cru nécessaire de me cacher. Voici ce que le hasard m'a livré de vos secrets. Ce matin..... mais , avant d'aller plus loin , je dois vous dire que j'ai passé les plus belles années de ma vie à Madrid. C'était l'usage alors que les jeunes courtisans , entre lesquels je me faisais distinguer par ma galanterie, fissent choix, parmi les dames de la reine ou les filles d'honneur , d'une beauté objet de leurs hommages chevaleresques. Comme l'étiquette sévère du palais de Philippe IV n'en permettait l'accès , à nous autres jeunes gens , qu'à des heures

fixes et pour y remplir les devoirs de nos places à la cour ou dans l'armée, les serviteurs de ces dames se plaçaient d'ordinaire en vue de leurs balcons, à des endroits désignés; et de-là, nous nous entretenions avec nos belles, au moyen de signes convenus; les mouvemens de nos doigts habilement combinés.....

» — Je vous entends, interrompit Natalia; vous avez remarqué....

» — J'ai remarqué, mon enfant, que notre auguste reine a été frappée ce matin de votre acclamation en français; qu'après avoir salué gracieusement le roi, au moment où elle se remit en marche, elle a jeté de nouveau furtivement les yeux sur vous; alors, feignant de rajuster son voile, elle vous a dit dans ce langage dont l'intelligence

est devenue fort rare : *Tout va bien , à demain.*

» — Il est vrai, reprit Natalia, je vous expliquerai le sens de ces paroles; ma destinée renferme d'étranges mystères, vous saurez tout; mais, ajouta-t-elle avec un soupir, n'avez-vous pas fait encore une autre remarque?

» — Oui j'ai vu qu'à l'aspect d'un jeune cavalier.....

» — Le connaissez-vous? demanda-t-elle vivement.

» — Non, répliqua le marquis.

» — Il faut d'abord que vous me connaissiez moi-même, seigneur Don Henrique, lui dit Natalia, en reprenant toute sa fermeté; je vous dois le récit des événemens de ma vie; vous écou-terez avec bonté, vous dirigerez, par vos sages conseils, celle que vous avez ho-

norée du nom de votre fille, et qui n'en est pas indigne, du moins par les sentimens que son cœur nourrit pour vous.

» Les premières années de mon enfance se sont écoulées dans le calme d'une profonde obscurité. Mes parens, ou du moins ceux à qui je croyais alors devoir le jour, habitaient, dans les environs du palais, quelques chambres pauvrement meublées. Francisco Suarez, que je nommais mon père, exerçait la profession de courtier de commerce; sa compagne était sage-femme et s'appelait Maria Rodriguez. L'un et l'autre me traitaient avec beaucoup de tendresse, j'étais toujours fort bien vêtue, nourrie délicatement, mais il m'était interdit de me mêler aux jeux des enfans du voisinage; on les écartait

tous avec soin de la maison , et cet isolement me chagrinait. Pour me distraire, on me conduisait souvent à l'église voisine des religieux franciscains de Saint-Gil, dont nous ne manquions pas un office.

» Un jour, j'avais six ans à peu près, nous sortions à l'heure accoutumée, de grand matin, pour aller à la messe ; Maria, que je tenais par la main, parut étonnée à la vue d'une multitude de gens qui couraient tumultueusement du côté du palais. Ils poussaient de grands cris mêlés de *Vive le roi!* J'ai su, depuis, qu'ils demandaient le renvoi du père Neithard, confesseur de la régente. Maria, effrayée, voulut rentrer chez elle ; mais déjà la foule, grossissant de ce côté, nous fermait la retraite ; nous courûmes vers l'église qui

nous offrait un refuge également assuré.

» Là, montées sur les degrés du portail, devant la grande cour du palais, nous assistions sans danger à cette scène extraordinaire. L'émeute était fort bruyante, et je voyais de toutes parts des gens qui se disputaient avec violence. Bientôt, le perron de Saint-Gil fut encombré de curieux attirés, comme nous, par le désir d'étendre, de ce point élevé, leurs regards sur toute la place. Deux hommes, entre autres, très-grands et enveloppés de leurs manteaux, vinrent se placer devant nous; je n'apercevais plus rien, et je me plaignais avec dépit. L'un d'eux se trouva de la connaissance de Maria; et, à sa prière, il me souleva dans ses bras, pour me rendre la vue de ce spectacle,



dont mon enfance se faisait un amusement. Tout-à-coup, Maria, jetant un cri terrible, fendit la presse, et s'élança au bas des degrés. L'homme qui me portait se mit à sa poursuite : « Votre enfant, disait-il à haute voix, reprenez donc votre enfant ! » Je m'agitais dans ses bras, en pleurant et en appelant aussi ma mère ; mais il avait beau dire et courir, j'avais beau me désespérer, Maria, sans rien entendre, écartait la foule devant elle avec une vigueur surnaturelle : — Mon pauvre mari ! mon bon Francisco ! répétait-elle en se faisant jour.

» Je la perdis bientôt de vue, et l'homme au manteau, fatigué de me porter, étourdi par mes cris perçans, frappa rudement à la porte d'une maison voisine, qu'il venait d'atteindre

avec peine, et, me remettant au portier, il sortit précipitamment. Je passai une partie du jour dans les larmes; mais, à la fin, l'homme qui m'avait mise là reparut, et je courus à lui en lui redemandant ma mère. — Oui, me dit-il rudement, cherche-la ta Maria; Dieu sait quand on la reverra! Eh bien! continua-t-il en s'adressant aux gens rassemblés chez le portier; qu'est-ce que je vous disais! ce qu'on racontait dans le quartier n'est que trop vrai; ce vieux coquin de Francisco Suarez judaïsait comme Iscariote; il faut lui rendre justice, le drôle combattait en héros pour le parti de la reine, quand tout le voisinage s'est mis à hurler : *Au juif! au juif!* en le montrant du doigt. Là-dessus, un jeune cavalier qu'il venait de terrasser, a crié de toute sa force :

*Main forte au saint-office.* Aussitôt, plus de cent familiers se sont avancés rapidement; ils ont saisi Francisco, et l'ont entraîné; tout le monde s'est écarté en faisant le signe de la croix.

» — Et Maria ? demandèrent les femmes.

» — Maria, reprit l'autre, a voulu l'arracher de leurs mains. Ils l'ont repoussée, je l'ai perdue de vue; mais il est probable qu'elle est maintenant avec son mari, dans les prisons du saint-office.

» Quoique fort jeune encore, j'étais instruite à frémir au seul nom du redoutable tribunal. Le récit de cet homme me glaça le sang. Toutes les femmes se retournèrent alors de mon côté, en me témoignant la plus grande horreur : Race de Juda, me disaient-

elles avec d'affreuses grimaces , sors d'ici, vilaine enfant ! ouvrez la porte, Juanito, afin que nous chassions de la maison cette infâme créature.

» Tremblante , demi-morte d'effroi, je ne bougeais pas du coin où je m'étais blottie ; les mégères prirent des bâtons et me frappèrent inhumainement, en m'ordonnant de fuir, car elles craignaient de se souiller les mains en me touchant pour me mettre dehors. A genoux, les mains jointes, j'implorai leur pitié ; mais, renonçant enfin à les attendrir, je me mis à courir vers la porte de la rue, que Juanito tenait ouverte. Au moment où je franchissais le seuil, je heurtai contre un homme qui s'avavançait à grands pas de ce côté pour entrer ; il me prit, et demanda ce qui se passait ; quand on lui eut appris

la cause de ma proscription : Laissez cette petite, dit-il d'un ton de maître, j'ai lieu de croire qu'elle n'est pas la fille de ces gens-là ; au surplus, ils sont de notre parti ; et Francisco s'est comporté si bravement en faveur de la reine, que je veux faire quelque chose pour eux ; ayez soin de cet enfant ; ma volonté est qu'elle reste ici jusqu'à ce qu'ils soient sortis de prison.

» Je reconnus alors l'homme qui accompagnait, sur le perron de Saint-Gil, Juanito mon premier protecteur. J'étais trop jeune encore et beaucoup trop troublée pour bien entendre, et surtout pour retenir toutes ces paroles ; mais on me les a répétées si souvent, dans la suite, qu'elles sont restées gravées dans ma mémoire. Cet homme, qui depuis acquit tant de célébrité,

était don Fernando Valenzuela; la maison lui appartenait; Eugénia, première camériste de la reine, venait de lui en faire don, depuis peu de semaines, en l'épousant. Vous avez vu ces temps, Don Henrique, et vous savez ce qui se passa. Valenzuela, comblé des faveurs de sa souveraine, ne tarda pas à rougir de la compagne qu'il avait été trop heureux de choisir dans la domesticité de la maison royale. Et, tandis que l'heureux marquis de Villa-Sierra exerçait au palais l'autorité suprême, avec une influence sans bornes sur l'esprit de la régente, la triste Eugénia dut aller occuper seule, l'obscur habitation qu'elle avait pris tant de soin d'embellir, pour l'ingrat objet de son funeste amour.

» Dans son isolement, elle trouva



quelque douceur à s'occuper de moi ; peu à peu , s'attachant par le bien qu'elle me faisait , et touchée de l'expression naïve de ma reconnaissance , elle en vint à me chérir avec une tendresse de mère. Douée de raison et d'esprit , riche de beaucoup d'instruction et de talens variés , Eugénia entreprit mon éducation , qui devint bientôt son amusement le plus cher.

» Nous ne sortions presque pas , nous ne recevions personne ; cependant , la reine , satisfaite de la docile résignation de sa camériste , ne lui avait pas retiré ses bontés , ni même une sorte de confiance , et Valenzuela venait la voir de temps en temps. Il amenait quelquefois le duc de Medina-Celi , l'un des courtisans les plus assidus de la reine et du favori. Le fils de ce seigneur

était un peu plus âgé que moi; destiné aux premiers emplois de la monarchie, il recevait une excellente éducation, contre l'usage ordinaire des seigneurs de cette sphère élevée. Le duc désira que son fils vint quelquefois parler français avec nous : Eugénia possédait cette langue et me l'avait apprise. Don Luis, enfant comme moi, s'appliqua aux mêmes leçons, et se perfectionna rapidement sous une maîtresse aussi habile que la nôtre.

» Nous grandissions ensemble, nous ne nous quittions presque pas; peu à peu notre amitié fraternelle prit un caractère plus tendre; on s'inquiétait fort peu de nos sentimens, et nous ne songions guère à la distance que la fortune avait mise entre la fille de Suarez et le premier né des Medina-

Celi. J'atteignis ainsi ma quinzième année, il en avait près de dix-huit; nous ne vivions que pour nous aimer; il m'adorait, du moins il me le disait à chaque instant du jour. Et moi, simple, sans défiance, je l'écoutais avec ivresse, je le croyais. Il jurait de n'être jamais qu'à moi, cela me semblait tout naturel, car je lui faisais le même serment. J'étais si loin, au fond de ma retraite, de m'être formé la moindre idée de ce qu'était le monde, et de douter de la bonne foi de Don Luis!

» J'étais trop heureuse; un coup de foudre anéantit en un clin-d'œil, et pour jamais, cette douce félicité. Une nuit, je fus réveillée par les coups redoublés que l'on frappait à notre porte; c'était Don Luis, il venait seul, à pied, du palais. On avertit Eugénia qu'il de-

mandait à lui parler sur-le-champ, de la part de la reine. Habillées à la hâte, nous courûmes au salon, où nous le trouvâmes, dans un état d'agitation extrême. Il nous apprit que le roi avait quitté furtivement le palais, avec un seul domestique, et que la garde s'était mise en marche pour l'aller rejoindre au *Buen-Retiro*, d'après un ordre signé de sa main. C'était le premier acte par lequel il signalait sa majorité, qui commençait avec le jour près de paraître. On assurait que Don Juan venait d'envahir la ville à la tête d'une troupe nombreuse, et que la reine, ainsi que Valenzuela, frémissaient dans l'attente de ce qu'allait produire cet événement inexplicable.

» Eugénia, sans écouter plus longtemps Don Luis, s'empara vivement

de son bras, et se fit mener aussitôt auprès de sa maîtresse. Je restai quelque temps seule, et dans la plus grande anxiété; enfin, j'entendis une voiture s'arrêter à la porte, et Don Luis reparut. Il me dit qu'Eugénia l'avait chargé de me conduire dans une maison où elle m'attendait, afin de partir ensemble pour Tolède. La reine était exilée dans cette ville, elle devait quitter Madrid à l'instant même. J'étais tellement troublée, saisie d'effroi, que je ne fis aucune objection; je descendis sans réfléchir, et le carrosse nous entraîna tous deux rapidement. J'avais perdu l'usage de mes sens quand il s'arrêta. J'ignore ce que dura le trajet; je me trouvai, en revenant à moi, dans un appartement dont la magnificence m'éblouit; il était éclairé par une multitude infinie

de bougies, dont l'éclat se réfléchissait dans des glaces immenses ; je n'avais jamais rien vu de si beau.

» Près de moi, un petit vieillard souriait malignement en me présentant un flacon , d'où s'exhalait une odeur très-forte, qui m'avait ranimée : je n'entendis que confusément les complimens qu'il m'adressait ; mais je fus frappée de ce qu'il ajouta sur la reconnaissance que je devais à Don Luis pour avoir fait ma fortune. Il me quitta en me recommandant de recevoir avec respect la visite dont j'allais être honorée.

Demeurée seule, et muette d'étonnement, j'entendis qu'on riait aux éclats dans une chambre voisine : je prêtai l'oreille ; deux hommes s'entretenaient de moi. Je compris à leurs discours que Don Luis me trahissait bassement ; on



célébraient son adresse à m'attirer dans le piège où j'étais tombée. Rien ne paraissait plus plaisant à ces pervers que ma confiance dans la promesse qu'il m'avait faite de m'épouser; ils s'égayaient aux dépens de ma sotte crédulité et de ma présomption, en appuyant sur la bassesse de ma naissance. Du reste, tous deux s'accordaient à vanter ma beauté, et à envier le bonheur de celui à qui le perfide Don Luis m'abandonnait de si bonne grâce.

» Je croyais faire un rêve douloureux, et ne pouvais me persuader que tout cela fût une réalité. Cependant, cet entretien cessa bientôt; presque au même instant on ouvrit la porte, et je vis entrer un jeune cavalier, de mon âge à peu près, pâle, et d'une maigreur extrême. Il resta d'abord comme pétri-

fié à mon aspect; de mon côté, la frayeur m'enchaînait sur le sofa où l'on m'avait placée. Mais enfin, la vue de son immobilité et de son embarras me rendit le courage; je me levai résolument, dans le dessein d'aller me jeter à ses genoux en suppliante. J'avais à peine fait quelques pas vers lui, qu'il avança rapidement un fauteuil entre nous; et, comme retranché derrière cette forteresse, il m'ordonna de m'arrêter, et me demanda d'une voix altérée ce que je lui voulais, ce que je venais faire dans ce salon.

» C'est Don Luis, lui dis-je.... — Je le sais, interrompit-il tout courroucé; taisez-vous. Don Luis est un mal avisé de m'amener une femme comme vous. Sortez d'ici tout à l'heure.

» Il quitta l'appartement en ache-

vant ces mots. Pour moi, tout étourdie de ce dernier coup, je chancelais, près de tomber sur le parquet, quand deux valets, probablement ceux dont j'avais entendu l'entretien, accoururent pour me soutenir. En s'éloignant, le jeune cavalier leur commanda de me mettre dehors et de revenir sur-le-champ. Ils me prirent alors chacun par un bras, et me firent descendre un escalier sombre. La nuit était encore obscure, et j'étais hors de moi à tel point, que je ne me rappelle rien de ce qui suivit; si ce n'est, qu'après avoir erré quelque temps dans les ténèbres, avertie, par le son d'une cloche, du voisinage d'un monastère, je marchai en tremblant de ce côté. Au jour naissant, je me trouvai à la porte d'une église que l'on ouvrait. J'entrai; j'a-

perçus un religieux, aux genoux duquel j'allai me prosterner, en le suppliant de m'indiquer le chemin du palais. Mais déjà les rues se remplissaient de soldats et de peuple mutiné; on entendait au loin un grand fracas d'armes, et des voix confuses, mêlées de cris d'alarmes. Le bon père me conseilla d'attendre que le calme fût rétabli. Ce ne fut que long-temps après qu'il me fit conduire par quelques personnes sûres jusqu'auprès du palais, où elles me quittèrent. Il était entouré de troupes; je courus à la maison d'Eugénia; j'en trouvai les portes ouvertes. J'appelai en entrant; personne ne répondit à ma voix. Au pied de l'escalier, une femme était assise sur les degrés, la tête cachée dans ses mains; elle la releva quand je fus auprès d'elle,

et après m'avoir considérée d'un air effrayant, elle me demanda durement si je la connaissais.

» J'hésitais, je cherchais à me rappeler ses traits. Elle se plaça debout devant moi. Je suis Maria ! me dit-elle en se grandissant.

» Ma mère ! m'écriai-je, ma pauvre mère ! prenez pitié de votre fille ; elle est bien malheureuse !

» J'avais jeté un bras autour de son cou ; je retrouvais des larmes, et je pleurais amèrement sur son sein.

» Ah ! ah ! répondit-elle en me repoussant, je suis ta mère à présent que tu es malheureuse ! Depuis plus de huit jours, j'assiégeais cette porte. J'y mendiais une pauvre aumône que tu me refusais toujours. Tu me méprisais quand tu te croyais riche... Je l'inter-

rompis pour l'assurer que j'ignorais son retour, et que je mourrais de honte, si j'avais seulement conçu la pensée de méconnaître ma mère. Elle m'imposa silence avec un éclat de voix terrible. Tu m'as méconnue, s'écria-t-elle ; quand tu voulais sortir dans ton carrosse doré, tu me faisais chasser de cette porte par tes valets, de peur d'avoir à rougir d'une malheureuse mendicante. Ils m'ont frappée par ton ordre, pour m'empêcher de te suivre, et de te couvrir de honte en te montrant devant tout le monde, ta mère mourante de faim et de misère sous ces affreux haillons !

» Non, non, répliquai-je avec une énergie qui lui imposa au point de lui fermer la bouche ; non, je ne suis pas coupable de cette indignité. Bien



oin de repousser ma mère, je la demandais à Dieu tous les jours; j'accumulais avec soin l'argent que je tenais des bontés d'Eugénia pour vous le donner, aussitôt que le ciel vous aurait rendue à mes vœux; trop heureuse d'adoucir vos peines au prix de tout ce que je possède. Venez, suivez-moi; vous allez voir que je dis vrai.

» Je l'entraînais; elle m'arrêta. Où vas-tu! me demanda-t-elle avec douleur? Tu n'as plus rien; les soldats de Don Juan ont pillé cette maison, ils ont emporté tout, jusqu'au dernier meuble. la reine est exilée, Valenzuela est en fuite, Eugénia est condamnée à être enfermée toute sa vie dans un couvent à Talavéra; il ne te reste plus que le souvenir de ton heureuse existence, tu es maintenant plus pauvre et plus aban-

donnée que moi. N'importe, je te tiens compte de ce que tu as voulu faire pour ta mère, j'oublie tout. Oui, Blanca Suarez, tu es ma fille, ma bonne fille, suis-moi, je te reste, et je ne t'abandonnerai jamais.

» Maria me conduisit à l'extrémité d'un faubourg de la ville; entrées dans une petite auberge sale et pauvre à l'excès, dont il me parut que l'hôtesse était son amie, nous montâmes à sa chambre où elle m'établit, et m'apporta un peu de nourriture grossière; puis, elle m'enferma en me prévenant que je ne la reverrais que le soir. Ce réduit affreux était du moins solitaire; et je pouvais y pleurer en liberté. Je passai la journée dans un état de désespoir facile à comprendre, en songeant à tout ce que je perdais à la fois, et à l'ave-

nir affreux qui s'ouvrait devant moi.

» Je ne revis Maria qu'à la chute du jour ; elle apportait un paquet de hardes à l'usage des femmes de la dernière classe du peuple. Elle me pressa de me coucher dans un lit dont la vue inspirait le dégoût ; mais j'avais déjà fait tant de sacrifices, il ne m'en coûta pas de vaincre ma délicatesse ; j'obéis. Quand j'eus quitté mes habits, elle les enveloppa dans une valise, et me dit que je revêtirais, le lendemain, les guenilles qu'elle avait achetées pour moi. Au point du jour, elle m'ordonna de me lever en m'annonçant que nous allions quitter Madrid. La tête et les épaules couvertes d'une large mantille, et sous les vêtemens épais qui déguisaient ma taille, j'étais absolument méconnaissable. Nous allâmes ensemble

chez le muletier qui devait nous emmener, et bientôt nous fûmes en route.

» Arrivées au village où la couchée du premier jour était marquée, les enfans s'attroupèrent autour de nos mules, en répétant à l'envi, avec de grands éclats de rire : *Vive la sorcière de Cangas !*

» Ils nous accompagnèrent ainsi jusqu'à l'auberge ; l'hôte et l'hôtesse accoururent au bruit. Je vis alors avec un étonnement douloureux que ces acclamations s'adressaient à Maria. La tête nue, les cheveux en désordre, sa mantille à la main, qu'elle agitait d'un air de triomphe, elle criait, du haut de sa mule, aux curieux rassemblés à la porte de l'hôtellerie : Oui, c'est moi ; me voilà ! Eh bien ! tout ce que je vous avais prédit n'est-il pas arrivé ? — Il est

vrai, lui répondit l'hôte d'un ton ricaneur en l'aidant à descendre; les nouvelles venues de la ville aujourd'hui annoncent que tout s'est passé comme l'avait prophétisé la sorcière de Can-gas.

» Je me sentais près de mourir de honte et de douleur. Au nom du ciel, lui dis-je en lui saisissant la main, ne voyez-vous pas que tous ces gens se moquent de vous ? Entrons, ma mère.

» Et qui t'a dit que je suis ta mère ? me demanda-t-elle d'un air égaré ; tu ne seras jamais que ce que je voudrai ; ma fille, s'il me plaît ; ou celle de la plus grande dame de la cour, si j'en ai la fantaisie. D'où te vient l'audace d'accuser ces braves gens de me manquer de respect ? Ils ont raison ; je leur avais tout annoncé : l'arrivée de Don Juan

avec des troupes , le renversement de la régente , et la condamnation de son favori. Ici , dans ce pauvre village , tout le monde a cru aux paroles de Maria de Cangas ; là-bas , ils m'ont traitée de folle ! me crois-tu folle aussi , toi ? réponds ; oses-tu accuser ta mère de folie ?

» J'étais tombée à ses genoux , je les pressais en sanglottant ; je la conjurais de se calmer , de se dérober aux regards de la foule qui croissait autour de nous.

» Cette action véhémence , les yeux hagards de Maria , l'incohérence et la rapidité de ses paroles , tout imposait à la multitude. Les ris avaient cessé , le cercle s'était agrandi autour de nous , tous les regards attachés sur elle , exprimaient une sorte d'effroi. Non , reprit-elle en élevant la voix , rien n'a-



vait échappé à Maria de Cangas. J'ai demandé à voir la reine pour l'avertir de son danger, elle n'a pas voulu m'entendre. J'ai pénétré jusqu'à Valenzuela; je lui ai prédit sa chute prochaine et le triomphe de son ennemi; il a commandé à sa garde de me chasser, en me menaçant de me faire traîner à l'hôpital. J'ai assiégé la porte d'Eugénia; quand elle sortait, je courais après elle pour la prévenir qu'elle perdrait tout; je lui criais qu'elle mourrait avant six mois; ses laquais m'ont injuriée. Je lui ai demandé ma fille; elle m'a fait battre par sa livrée. Qu'est-il arrivé? Vous le savez à présent; mais dans peu l'on verra bien autre chose! Maria de Cangas sait tout; mais elle ne dit pas tout.

» Enfin, elle mit un terme au sup-

plice que j'endurais ; après m'avoir aidé à me relever, elle entra dans l'hôtellerie, et fit choix d'une chambre où le muletier déposa nos valises. Elle s'assit dessus, et m'ordonna de fermer la porte au verrou. Eh bien ! me demanda-t-elle d'un air farouche, suis-je ta mère ? — Ne l'êtes-vous point ? m'écriai-je avec terreur. — Je la suis s'il me convient de l'être, répliqua-t-elle, je te l'ai déjà déclaré ; si je ne le veux pas, je n'ai qu'un mot à prononcer, et tu seras une grande dame pendant un jour ou deux ; mais le lendemain....

» Maria s'arrêta, garda le silence quelques minutes ; puis, l'affliction la plus profonde se peignit sur tous ses traits ; tout-à-coup, elle se mit à genoux, et joignant les mains avec un mouvement convulsif, elle répandit un

torrent de pleurs. Malheureuse femme ! répéta-t-elle à plusieurs reprises ; c'est moi qui t'ai précipitée ; je t'ai donné la mort ! Va, va, le ciel m'a bien cruellement punie !... mais j'avais vu le scélérat entraîner mon pauvre Francisco ; ne devais-je pas tout essayer pour le sauver de ses mains !

» Elle ne pleurait plus ; son regard était fixe, il semblait qu'elle s'adressât à un fantôme arrêté devant elle. Après avoir prêté l'oreille un moment, comme si elle eût écouté avec attention, elle s'écria, dans un transport de fureur qui me fit frissonner : Oui, oui, je le ferais encore. Je n'ai pas pu le sauver, cela est vrai ; eh bien ! je l'ai vengé. N'est-ce pas ce barbare qui nous a jetés dans ces cachots affreux, qui nous a fait torturer si cruellement ? du moins,

si j'avais souffert seule tant d'ignominies ! tant de supplices ! mais Francisco ! ce pauvre Francisco !

» Les larmes recommencèrent à couler. Je ne pouvais plus douter que son esprit ne fût complètement aliéné, et quand elle leva les yeux sur moi, je sentis mes cheveux se dresser de terreur. Mais l'expression de son regard était changée ; il était tendre et caressant. Elle reprit sa première position sur nos valises. Ma chère petite, me dit-elle du ton affectueux dont elle me parlait aux jours de mon enfance ; va, ne t'inquiète pas de l'avenir. Je t'ai nommée ma fille, Francisco ne m'en désavouera pas ; si je meurs en route, remets-lui bien fidèlement ce pauvre bagage, sur lequel je me repose en ce moment ; il contient de quoi relever.

notre fortune, et assurer la tienne un jour.

» Je fus touchée de sa bonté ; dans l'abîme de maux où le sort m'avait plongée , je devais rendre grâces à Dieu , comme d'un bienfait , de me conserver la bienveillance et la protection d'une femme folle , objet de dérision et de mépris pour ceux qui ne connaissent que son infirmité ; objet d'horreur aux yeux de qui la savait flétrie par une condamnation du saint-office. Pour comble de maux, je vis que sur toute la route que nous suivions, elle avait donné, depuis peu, le spectacle de sa folie ; et qu'elle tirait vanité du souvenir que l'on y conservait de ses extravagances. Les mêmes scènes se reproduisaient chaque jour ; et partout, la population saluait de semblables

acclamations l'entrée de la sorcière de Cangas.

» Nous parvînmes de la sorte à Salamanque, d'où, nous dirigeant par Zamora et Benavente, nous gagnâmes la province de Galice, à l'extrémité de laquelle nous nous arrêtâmes enfin au bourg de Cangas, à peu de distance des bords de l'Océan. Maria m'annonça qu'elle me conduisait chez sa mère, mon aïeule. Je m'attendais à trouver, dans une étroite cabane, asile de misère, une vieille femme hideuse de malpropreté. J'étais toute résignée; un seul regret déchirait mon cœur, un seul sentiment l'occupait; le reste m'était indifférent; j'espérais que la mort terminerait bientôt des maux irréparables; je la souhaitais avec ardeur. Cependant, j'avoue que j'éprouvai une sensation



semblable au plaisir, en trouvant la mère de Maria dans une assez jolie maison, où tout respirait l'aisance et une sorte de bon goût. Francisco Suarez nous y reçut avec des transports de joie, et m'accabla de caresses. On me fit quitter à l'instant les haillons qui ne m'avaient pas moins protégée, durant le voyage, que l'active surveillance de Maria, et son redoutable nom de sorcière. Le bon Francisco ne pouvait croire au témoignage de ses yeux, en retrouvant sa petite Blanca, sous la forme d'une grande et belle dame, dont le maintien et le langage lui commandaient, malgré lui, le respect.

» Enhardie par les démonstrations de sa tendresse pour moi, je le suppliai de m'entendre en particulier, et me jetant à ses pieds, je lui demandai la

grâce de me laisser embrasser la vie religieuse. Francisco parut désolé de cette résolution, et me déclara que l'exécution en était impossible, du moins dans cette partie de l'Espagne, à cause des sentences du tribunal de l'inquisition contre lui et la famille de Maria. Quelque douloureux que fût cet aveu, il me raconta qu'ils avaient tous été déclarés convaincus de judaïsme, et condamnés, par l'inquisition de Saint-Iago, à faire abjuration solennelle *de véhémenti*, dans un auto-da-fé général; puis, réconciliés *en forme*, avec confiscation de la moitié de leurs biens. Ces sentences, affichées à perpétuité sur les piliers du chœur de toutes les églises de la Galice, et surtout en Portugal dont ils étaient originaires, les plaçaient dans une position affreuse; ils étaient

comme retranchés de la société ; et leur fille eût été repoussée avec horreur de tous les monastères où elle se fût présentée.

» Ainsi, je n'étais pas seulement la plus malheureuse des créatures vivantes, j'étais encore infâme ! Je n'eus pas besoin de longues observations pour m'assurer que ces arrêts du saint-office reposaient sur un fait véritable ; Maria seule, dans la famille, était chrétienne et même très-exaltée dans sa dévotion ; sa mère et sa sœur, ainsi que Francisco, pratiquaient, en secret, le culte hébraïque. Cette découverte me glaça de terreur. De plus, tous trois se livraient en apparence à un petit commerce de brocantage ; mais la source de leur aisance était l'usure et la contre-bande avec le Portugal. En sorte que ces gens

encouraient le supplice du bûcher pour leur religion, et leur métier criminel les pouvait conduire au gibet. Telle était la famille et le destin de celle qui avait élevé ses regards jusqu'à l'héritier des Medina-Celi ! Je me sentais mourir de honte à cette seule pensée.

La sentence de Francisco lui interdisait à perpétuité le séjour de la capitale, après huit ans de prison, qui venaient d'expirer. Maria, moins maltraitée par le jugement, était libre d'y retourner ; elle avait profité de cette faculté aussitôt qu'elle était sortie de prison, pour aller à Madrid réunir les débris de leur fortune. Depuis son retour, elle se montrait fort calme ; je n'avais vu reparaître aucun signe de cette aliénation mentale qui m'avait si

fort épouvantée durant notre marche; et, comme nous avions quitté le muletier à Vigo, le récit des folies de Maria n'était pas encore parvenu au village de Cangas; mais on ne tarda pas à être informé, dans les environs, de ce que racontaient les voyageurs témoins de tant d'extravagances. La famille en conçut de vives alarmes; précisément alors, un nouvel accès de démence saisit cette infortunée, et ses discours éveillèrent l'attention publique. Elle faisait, à tout propos, allusion aux tortures souffertes par son cher Francisco, dans les cachots de l'inquisition. C'était là son idée fixe; elle aimait passionnément cet excellent homme, et frémissait de rage au souvenir de l'horrible traitement qu'il avait subi.

» On avait peine à lui faire entendre



que ce langage imprudent préparait de nouveaux supplices à l'objet de sa tendre idolâtrie ; qu'elle dressait de ses mains le bûcher dont les flammes devaient l'y dévorer ; en effet, vous n'ignorez pas que la moindre indiscretion sur tout ce qui se fait dans l'intérieur du saint tribuna est un crime irrémissible, et qu'il y va de la vie pour les *réconciliés* ; car ils doivent signer un serment terrible de ne jamais rien révéler.

» Toutefois, dans ses momens lucides Maria comprit la nécessité d'éloigner son mari des dangers qu'elle ne pouvait s'empêcher d'appeler incessamment sur sa tête. Il fut donc résolu, dans la famille, que Francisco quitterait Cangas. Elle l'avait rapporté de Madrid une somme assez forte ; sa mère et sa sœur y joignirent les fonds dont elle



pouvaient disposer; Francisco échangea tout cet argent contre des billets payables en France. Il devait s'embarquer à Vigo, dans un navire prêt à mettre à la voile, pour le Hâvre-de-Grâce; puis aller à Paris, renouer ses relations de commerce avec les fabricans qui lui envoyaient autrefois des marchandises à Madrid; ensuite, venant se rembarquer à Marseille, il se proposait de rentrer en Espagne par l'un des ports du midi de la Péninsule. Son dessein était de s'établir à Grenade; d'y reprendre son commerce, et d'appeler sa femme auprès de lui.

» Ils'offrit alors une grande difficulté pour l'exécution de ce plan. Francisco Suarez ne savait pas un mot de français; je le parlais comme ma propre langue; on arrêta donc que je l'accom-

pagnerais. Cette résolution me transporta de joie. Je conçus l'espérance de me réfugier dans un couvent de France, où, mon origine n'étant pas connue, les faibles talens que m'avait donnés Eugénia pourraient me servir de dot. Pleine de cette idée, je partis avec la sensation délicieuse que doit éprouver un prisonnier qui vient de rompre ses chaînes.

» Le voyage n'offrit rien de remarquable jusqu'à Paris. Là, Francisco, plus libre avec moi, m'apprit enfin ce que je soupçonnais depuis long-temps, d'après une foule d'indices et d'observations, en m'avouant que je n'étais pas sa fille; mais, Maria seule avait le secret de ma naissance; liée par des sermens qui intéressaient sa conscience et le salut de son ame, elle avait tou-

jours refusé de le confier, même à son bien-aimé Francisco. Comme, en sa qualité de sage-femme, Maria était appelée dans un grand nombre de maisons à Madrid, il ne pouvait former aucune conjecture probable sur la qualité de mes parens. Seulement, il était certain qu'ils étaient riches, à en juger par les sommes qu'il avait reçues pour ma nourriture et mon entretien, jusqu'au moment de sa fatale catastrophe; et Maria lui avait affirmé que j'étais le fruit d'un légitime mariage.

»Cet aveu me dégageait de tout scrupule au sujet de mon dessein d'abandonner Francisco; mais je préfèrai lui en faire la confidence. Il la reçut sans étonnement ni chagrin; à l'aide de ses anciens correspondans, il avait fait connaissance à Paris de plusieurs de ses co-religion-

naires, dont les bons offices le mirent bientôt en état de se passer de mon secours; il avait de l'amitié pour moi, mais il aimait bien plus l'argent; et je lui en coûtais beaucoup. D'après cette considération, et surtout me voyant irrévocablement résolue à faire usage de ma liberté, il n'opposa aucune résistance à mon entrée dans un monastère.

» Nous logions dans la rue Saint-Jacques près d'un couvent de carmélites, où la reine Marie-Thérèse et mademoiselle de Montpensier venaient de temps en temps passer quelques heures en retraite; j'étais très-assidue aux offices de cette église. C'est là que je désirais entrer. Mon confesseur, à qui je me confiai, applaudit à ce projet; et après avoir reçu le consentement de Francisco,

mon prétendu père, il me présenta lui-même à la prieure qui m'accueillit avec bonté. On m'employa d'abord à jouer de l'orgue et à chanter au chœur. Je fis de mon mieux, et mon peu de mérite fut très-gouté.

» Tout fait événement dans la vie uniforme des cloîtres ; les religieuses célébrèrent avec enthousiasme la nouvelle arrivée. C'était à l'époque du carême, la reine venait plus souvent que de coutume à son couvent de prédilection. Sans doute, cette princesse n'aurait fait aucune attention à ma voix, objet d'admiration pour nos dames ; mais la supérieure crut être agréable à Marie-Thérèse, en exaltant, devant elle, les talents et la piété d'une compatriote qui se destinait à la vie monastique. La reine conservait un tendre souvenir de



l'Espagne; elle daigna me témoigner de la bonté; et, dans la suite, elle se plaisait, de temps à autre, à me parler espagnol sur des livres de dévotion, célèbres dans notre pays, et que j'avais médités avec fruit. Ces conversations, quoique rares, et toujours faites en présence des religieuses, me valurent quelque célébrité au dehors. La Molina, femme de chambre de la reine, et qu'elle avait amenée d'Espagne, eut la fantaisie de me connaître, et s'intéressa beaucoup à moi.

» Je me faisais remarquer, dans le couvent, par l'ardeur de ma dévotion; elle était sincère. Les profondes blessures de mon cœur saignaient moins douloureusement au pied des autels; je passais ma vie à prier, et je ne demandais à Dieu qu'une faveur, la mort. Je



erus un moment être enfin exaucée ; une maladie cruelle me mit aux portes du tombeau. La force de ma jeunesse surmonta le mal ; mais la convalescence fut longue, et ma langueur était telle, que le médecin déclara que je mourrais si l'on ne me faisait respirer l'air de la campagne. La Molina, instruite de cette décision, demanda la permission de m'emmener à Saint-Germain, où la cour allait se rendre. J'y vivais aussi retirée qu'au couvent, et je n'entendais que de loin, le bruit des fêtes qui furent célébrées alors, à l'occasion de la paix signée à Nimègue, et qui venait de mettre un terme aux sanglantes querelles de la France et de l'Espagne.

» Ce fut à ce voyage de la cour, que l'on parla pour la première fois du ma-

riage de Mademoiselle, fille du duc d'Orléans, avec notre roi. La jeune princesse ne savait pas l'espagnol. La Molina proposa de me placer auprès d'elle pendant quelque temps, pour la familiariser avec cette langue. Le projet fut agréé par la reine, qui le fit goûter au duc d'Orléans. Je fus donc menée à Saint-Cloud où la cour de ce prince était établie pendant la belle saison.

» Quand on me conduisit pour la première fois dans la chambre de Mademoiselle, la douleur était peinte sur tous ses traits; les miens exprimaient la tristesse et l'abattement. Nous étions toutes deux bien malheureuses; malgré l'immense intervalle qui séparait nos destinées, ce rapport de situation établit d'abord entre nous un premier lien de

sympathie, qui se fortifia de jour en jour. La maréchale de Clérembault, gouvernante de la princesse, assistait toujours aux leçons d'espagnol ; mais elle était sourde, et se tenait à quelque distance, occupée de lectures pieuses. Mademoiselle profitait de ces momens de liberté pour m'interroger sur l'Espagne. Je ne lui en parlais pas de manière à diminuer son aversion pour un pays qu'elle abhorrait, ni son éloignement pour un mariage si peu de son gré. Tous ceux qui l'approchaient avaient l'ordre de lui peindre, des plus riantes couleurs, le sort qui l'attendait dans les heureuses contrées dont elle allait partager le trône, avec un roi jeune, aimable et charmant. C'était comme un complot général contre elle, dans le dessein de lui déguiser la vérité, pour adoucir l'a-

mentume de ses regrets ; car vous savez, sans doute, que l'infortunée avait conçu l'espoir d'épouser le dauphin, et d'être reine de France ! Moi seule, incapable de mensonge, je lui parlais un langage conforme à sa pensée <sup>1</sup>.

» Peu à peu, et surtout quand la cour du prince retourna au Palais-Royal, je fus admise à plus de familiarité, grâce à la recommandation de la prieure des Carmélites, parente de ma-

<sup>1</sup> On sait qu'au moment où Marie-Louise apprit de Louis XIV, qu'il venait d'accorder sa main à Charles II, elle tomba tout éplorée à ses genoux en le suppliant de ne pas la contraindre à ce mariage. « Eh quoi ! lui dit le roi, je vous fais reine d'Espagne ; que pourrais-je de plus pour ma fille ? — Ah sire ! répondit-elle, rien, sans doute, pour votre fille ; mais vous pourriez faire davantage pour votre nièce ! »

dame de Clérembault. J'entrais dans les peines de la princesse, j'entendais ses plaintes, je pleurais avec elle.

» A la fin, le temps vint de quitter ce beau pays de France et sa famille chérie; de dire un dernier adieu à cette cour si brillante et si magnifique, dont elle me racontait les fêtes somptueuses et les nobles plaisirs. Que de larmes ne répandit-elle pas dans mon sein, en jetant un regard douloureux sur tout ce qu'elle perdait, en pensant à ce qu'elle allait chercher!

» Quant à moi, que ses bontés avaient pénétrée de reconnaissance, je ne me consolais d'être séparée d'elle, que par l'espoir de me plonger de nouveau dans l'ombre du cloître des carmélites, pour n'en sortir jamais. Il n'en devait pas être ainsi; la princesse voulut que je la

suivisse en Espagne. J'eus beau résister, il fallut obéir ; je dus m'abandonner à ma destinée. Son dessein était de m'attacher, ici, au service de sa personne ; mais nous avions compté l'une et l'autre sans la redoutable *camaréra mayor*. Venue au-devant de sa souveraine jusqu'à la frontière, cette méchante femme annonça dès le premier abord, avec le ton du despotisme le plus absolu, qu'elle avait ordre du roi de ne souffrir, auprès de la reine, qui que ce fût des personnes arrivées de France à sa suite. De ce moment, il me fut impossible de parler à Marie-Louise, même pour la supplier de me laisser retourner à Paris.

» Afin de tromper la surveillance dont j'étais l'objet auprès d'elle, dans les premiers temps où je lui donnais



des leçons d'espagnol à Saint-Cloud, je lui avais appris le langage par les doigts, en usage à la cour d'Espagne à l'époque de la jeunesse d'Eugénia. Je l'employais dans toutes les occasions depuis notre entrée en Espagne, pour lui demander ma liberté; mais elle feignait de ne pas me comprendre, ou bien elle m'ordonnait de ne pas la quitter. Cet ordre exprès me fut confirmé par la princesse d'Harcour, à laquelle la reine me confia en me recommandant à elle avec l'intérêt le plus vif. Cette dame fut chargée de me conduire à Burgos; c'est là que, succombant sous le poids des chagrins qui me dévoreraient, j'aurais perdu la vie sans vos généreux secours, Don Henrique, et sans les tendres soins de la marquise de Las Torrès.

» Maintenant, mon respectable ami, faut-il vous dire que le jeune cavalier, à la vue duquel j'ai ce matin éprouvé une si vive émotion, est ce même Don Luis, de qui l'indigne procédé mérite tant de mépris et de haine, et que, pourtant, mon faible cœur.... »

Natalia ne put achever; son sein se gonfla de soupirs, et, cessant de lutter contre la douleur qui l'oppressait, elle se couvrit le visage avec les mains, et donna un libre cours à ses larmes. Après quelques momens de silence, elle reprit d'une voix affaiblie : « Je vous avoue, seigneur Don Henrique, que je m'étais informée de lui. On m'avait assuré qu'il était à Naples auprès du vice-roi, le marquis de Pobar, dont il doit épouser la fille. Sans cette certitude, rien n'aurait pu me déterminer à

revenir à Madrid ; s'il doit y rester, aucune considération ne m'y retiendra. Prenez pitié de mon malheur, vous qui m'avez appelée votre fille ; il vous sera facile de savoir s'il est venu d'Italie dans le dessein de se fixer à la cour, ou s'il a le projet de retourner bientôt à Naples. Sa résolution, à cet égard, doit décider de mon sort ; puis-je compter sur votre amitié pour en être bientôt instruite ? »

Don Henrique pressa doucement Natalia dans ses bras ; après l'avoir assurée que toutes les circonstances du récit qu'il venait d'entendre ajoutaient à la tendre estime et à l'intérêt qu'elle lui avait inspirés, il lui promit de s'employer avec ardeur pour lui donner la consolation qu'elle désirait. Ce peu de mots parut la rendre à la vie, et le

digne vieillard la quitta en formant des souhaits pour que le repos de la nuit achevât de calmer la douloureuse agitation de son cœur.



\*\*\*\*\*  
CHAPITRE IV.

## L'IMPORTANCE D'UN COMMIS.

LE marquis de Las Torrès, levé de grand matin, s'apprêtait à sortir de la maison avant que Santos ne fût sur pied. Il s'était affranchi, la veille, des empressements importuns de son hôte, en prétextant la fatigue du voyage et le besoin de repos; il espérait lui échapper maintenant par la fuite. Son dessein était de chercher un logement conforme aux vues de Natalia et de la marquise de Villars, qui lui avait fait recommander de vivre dans une profonde

retraite. Don Henrique se proposait aussi, pour satisfaire au vœu le plus ardent de sa petite protégée, de s'informer avec soin de tout ce qui concernait Don Luis de la Cerda; il s'affligeait de la passion qu'elle nourrissait pour un jeune homme aussi dépravé. Le bon vieillard s'en étonnait; il ne concevait plus que l'amour résistât encore au temps, à l'absence, aux conseils de la raison.

Profondément occupé de ces pensées, le marquis était enfin prêt à partir, quand Santos, non moins matinal que lui, entra dans sa chambre; il était suivi d'une servante qui apportait le chocolat tout brûlant, et se récria sur l'imprudence de Don Henrique d'avoir quitté le lit avant de s'être muni du savoureux cordial. Désolé d'être l'objet de



ses soins délicats, le vieux seigneur les reçut d'un air de mécontentement, que Santos, préoccupé de sa propre importance, mit sur le compte de la timidité d'un provincial et du défaut d'usage. — Marquis, lui dit-il, d'un air dégagé, vous voyez que j'en use sans façons ; je viens prendre avec vous le chocolat, et causer de nos affaires.

En conséquence de cette déclaration, le fat s'établit à la table du déjeuner, et renvoya la domestique afin d'être plus libre. « Voyons un peu, continua-t-il du même ton ; traitons d'abord de ce qui vous amène à la cour. Marcos ne m'en parle que vaguement dans sa lettre ; c'est une place, n'est-il pas vrai ? Il vous a dit sur quel pied je suis avec Eguya ; et l'on n'aura pas manqué de vous conter, ajouta-t-il en se sou-

riant avec complaisance , que travail ne lui est pas inutile. Je en effet de quelque crédit , c vous le pensez bien ; mais nous so en ce moment si encombrés de sol tations ! Cependant , marquis , je tout-à-fait à part un homme de naissance.... Et puis , nous avon droits , sans doute ; avons-nous ser hein ? — En vérité , répondit froide- ment Don Henrique , j'ai lieu de tonner de tout l'intérêt que vous nez à mes affaires , que vous v bien appeler les nôtres : ce n'est pas que votre empressement à m'obliger , ne m'inspire beaucoup de reconnaissance...

» — Laissons cela , marquis , interrom- pit Santos en riant , la reconnaissance est un article que nous réglerons à part. Ne perdons pas en paroles , un temps

dont chaque minute est précieuse pour un homme comme moi. Marcos m'engage à vous servir de mon crédit à la cour, pour le succès de vos affaires; vous savez, sans doute, quelque chose d'écrît, au sujet de votre demande, remettez-moi cela; vous voyez que j'agis rondement. Je verrai; je me consulterai, et je vous dirai naïvement ce que je puis faire.

» — Mes papiers ne sont pas encore déballés, répliqua le marquis en se levant pour sortir. J'ai regret de ne pouvoir donner, en ce moment, plus de suite à cet entretien; mais un ami auquel j'ai donné parole,.... excusez-moi, seigneur Santos; peut-être pourrez-vous me dire si Don Luis de la Cerda....

» — C'est chez Don Luis que vous allez! s'écria Santos.

» — Non, je voulais savoir.....

» — Don Luis est votre ami ! vous savez donc ce qui se passe ?

» — En aucune façon , je vous demandais seulement....

» — Allons , allons, reprit Santos en le retenant, et d'un air mystérieux ; l'ami du fils de Medina-Celi doit être au fait : parlons naturellement. Vous savez comme moi qu'il est question de nommer le duc premier ministre. La reine-mère le porte avec chaleur ; Eguya ni moi ne lui sommes contraires, quoi qu'on en dise ; bien loin de là, ce sera pour nous un grand soulagement ; car, depuis la mort du prince Don Juan, nous sommes surchargés de travaux. Dites-lui bien, marquis, que ses vrais ennemis c'est la Terra-Nova, c'est le père Reluz, confesseur du roi, c'est....

» — Bien, bien, interrompit le marquis en prenant sa course, nous cause-  
rons de tout cela ; l'heure me presse ,  
adieu. »

Au moment où Santos avait déclaré,  
la veille, son projet de loger chez lui le  
marquis, un cri général s'était élevé dans  
la famille ; Felipa, sa femme, et leur fille  
Anita, l'avaient supplié de considérer  
que tout manquait à la maison ; que les  
marchands du voisinage se lassaient de  
fournir à crédit ; qu'il lui était dû plus  
d'une année d'appointemens au trésor  
royal, et que l'on ignorait encore quand  
il pourrait en toucher un maravédis,  
puisque l'argent des galions était des-  
tiné tout entier aux fêtes du mariage et  
aux dépenses arriérées du palais ; que  
le peu de profit produit par son petit  
trafic de places, n'ayant pas payé le

quart de leurs dettes, les créanciers de venaient menaçans; enfin, elles n'avaient épargné ni pleurs ni reproche pour détourner Santos de sa résolution. Mais lui, ferme dans son dessein, calme au milieu de la tempête, avait apaisé, d'un mot, cette sédition domestique, en promettant de l'or pour le jour suivant; de l'or à pleines mains! Il était alors préoccupé de son idée, que le séjour du marquis, dans sa maison, lui serait d'un grand rapport. Sa parole était si brève, son maintien si assuré en articulant cette promesse magnifique, trop souvent prodiguée, que cette fois, elle ranima la confiance de l'incrédule Felipa elle-même.

Aussi, quand elle le rencontra, tout rayonnant de joie, au sortir de la chambre du marquis, où il venait de pren-



dre le chocolat, elle ne douta pas qu'il ne fût déjà en possession du trésor annoncé. « Eh bien, lui demanda-t-elle, allez-vous enfin me donner de l'argent? Je n'ai rien, absolument rien; et je renonce à vous faire dîner aujourd'hui, vous et votre marquis, si tout à l'heure.....

» — Taisez-vous, femme, interrompit Santos avec vivacité. Je viens de découvrir..... Donnez-moi mon manteau.....

» — Donnez-moi de l'argent, répliqua Felipa.

» — Mon manteau, vous dit-on? Savez-vous bien que le marquis est ami de Don Luis, le fils du duc de Medina-Celi; il faut que je coure après lui.....

» — Il faut que nous dînions, pauvre tête que vous êtes! Que m'importent à moi, vos ducs et vos marquis? Encore

une fois je n'ai pas un maravédis....

» — Et moi je n'ai pas le temps d'écouter vos fadaïses, reprit Santos, » et détachant lui-même son manteau, il se mit à la poursuite du marquis.

Arrivé dans la rue, il regarda vainement de tous côtés, et s'aperçut avec douleur qu'il avait perdu les traces de Don Henrique. Mais la capricieuse fortune lui réservait une rencontre bien plus heureuse. Don Bonaventura Dionis, le plus riche banquier de Madrid, véhémentement soupçonné d'être juif, s'offrit alors à ses regards.

« Bonjour au Seigneur Don Pédro de Santos, dit le philistin d'un air insinuant.

» — Dieu vous garde, Dionis, répondit-il brusquement; je suis inquiet du marquis de Las Torrès, mon ami, qui loge chez moi....

» — On sait que le seigneur Don Pédro ne fréquente que des personnes de la plus haute distinction, interrompit vivement Dionis ; mais s'il ne dédaignait pas l'entretien d'un pauvre homme comme moi, je pourrais lui faire une confidence qui ne nuirait pas à sa fortune. »

Ces motifs, accompagnés d'un regard significatif, le son mélodieux des doublons d'or que le perfide Israélite agitait méchamment dans sa vaste poche, sa réputation de richesse et d'esprit d'intrigues, tout se réunissait à la fois pour éveiller et fixer l'attention de Santos.

« Seigneur Don Bonaventura, répliqua-t-il avec bonté, je fais un cas particulier de votre seigneurie, et vous me voyez prêt à favoriser ceux de vos

amis qu'il vous plaira de me recommander. Prenez la peine d'entrer, nous nous expliquerons. »

Dionis s'excusa en peu de mots, et lui dit à voix basse, que le mystère était indispensable au succès de l'affaire qu'il voulait lui proposer. Il ajouta qu'elle était de nature à l'enrichir en peu de temps; que s'il voulait aller l'attendre dans une maison tierce qu'il lui indiqua, il s'ouvrirait à lui sans réserve, et pourrait même lui faire une première avance sur sa part des bénéfices. Le juif s'enfuit sans attendre la réponse de Santos, qui se garda bien de manquer un pareil rendez-vous.

Personne ne doutait à Madrid que Don Bonaventura Dionis ne fût de la religion de Moïse; mais il bravait les bûchers de l'inquisition à l'abri de ses

immenses richesses. Le saint-office, dans l'impossibilité de saisir une fortune qui reposait sur le crédit personnel de cet homme, et ne consistait qu'en papiers, sans valeur pour le saint tribunal, aimait mieux mettre l'Israélite en coupes réglées, et exploiter sa terreur. Le père de Bonaventura était un juif venu d'Amsterdam avec des trésors qu'il avait doublés à Madrid sous le règne de Philippe IV, grâce aux fausses opérations sur les monnaies. Malgré la religion connue du Hollandais, ce monarque, si catholique, ne s'était pas fait scrupule de lui accorder, un jour qu'il avait besoin d'argent, l'ordre de chierie de Saint-Jacques, au prix de cinquante-dix mille piastres. Le fils du juif maritain, marchant pieusement sur les traces paternelles, traitait alors

d'un titre de marquis à bien meilleur marché, et méditait à son tour une spéculation considérable sur les monnaies. Dionis payait chèrement les confidences d'un secrétaire intime de Don Juan d'Autriche, et découvrit par ce moyen qu'Éguya, le principal commis de ce prince, méditait avec lui dans le plus profond mystère, un travail très-mal fait pour la réduction simultanée des pièces d'or, d'argent et de cuivre. L'effet désastreux de cette loi devait offrir des chances favorables aux spéculations d'un capitaliste opulent, prévenu à temps et sur ses gardes. La mort de Don Juan avait mis Éguya en évidence; Dionis était averti que ce jeune homme, pour lequel le roi avait pris beaucoup d'amitié, était sur point de profiter de sa faveur pour



mettre à exécution ce plan, sur lequel  
fondaient de grandes espérances de  
fortune. Le juif était aux aguets, quand  
le secrétaire intime mourut aussi, quel-  
que temps après le prince.

Dionis se trouva fort déconcerté.  
Vers ce temps-là, on commençait à par-  
ler de l'élévation du duc de Medina-  
eli au poste de premier ministre. Le  
juif jugea très-sensément qu'É-  
uya n'était pas étranger à cette no-  
mination ; puisqu'il fallait absolument  
un homme d'un très-grand nom à la  
tête des affaires, il était évident que le  
secrétaire-d'État avait usé de son cré-  
dit sur l'esprit du roi, pour faire nom-  
mer le plus sot et le plus nul ; que son  
dessein était de le mettre en avant, de  
lui faire publier sa détestable loi sur  
les monnaies, dont l'odieux resterait

à ce seigneur, tandis que lui-même en recueillerait tout le fruit. L'Israélite était donc attentif à ce qui se passait; il observa qu'Éguya n'admettait dans sa familiarité aucun des hommes déliés que Don Juan d'Autriche avait coutume d'employer; mais, que se livrant lui-même aux travaux les plus importants, il se servait, comme d'une espèce de manoeuvre, de son fidèle Santos, dont la belle écriture et les vues étroites convenaient également à la tâche mystérieuse qu'il lui confiait. Santos, sot, besogneux, important parut au spéculateur hébreu, l'homme selon son cœur. Il résolut de l'acheter et de le faire parler.

Le pauvre garçon resta muet d'effroi quand Dionis lui eut expliqué la nature des révélations qu'il promettait

payer d'un prix assez beau , pour le mettre en humeur de jaser. Précisé-ment, depuis quelques jours, Éguya employait Santos sous ses yeux, dans son cabinet particulier, à copier le fameux décret sur les monnaies. Cette loi devait paraître le lendemain de la nomination du duc de Medina-Celi. Santos était instruit de cette circonstance ; mais il savait aussi que son maître , violent et absolu , le laisserait sans pitié pourrir le reste de ses jours dans les cachots d'une prison d'État, si la moindre légèreté le mettait jamais, un seul moment, en doute de sa discrétion. Aussi, frémit-il de tous ses membres , en écoutant la proposition de l'Israélite ; toutefois, ses craintes, qui résistèrent d'abord aux promesses magnifiques de Dionis , ne tinrent pas contre la vue de l'or, et s'é-

vanquirent au contact du magique métal ; le traité fut conclu. Les deux associés ne se séparèrent qu'après être convenus du lieu et des heures de leurs futures conférences ; et Santos , gros de doublons , rentra chez lui plus boursofflé que jamais d'importance et de vanité.

Il commença par s'enfermer , pour étaler , toucher à loisir , compter et recompter son trésor. Il reconnut , en tressaillant de joie , cent belles pièces d'une demi-once d'or chacune , suspectes , il est vrai , d'un peu de légèreté en sortant des mains du Juif millionnaire , mais dont la moindre valait bien huit piastres <sup>1</sup> ; c'était le Pérou tout entier pour le famélique Santos. Avec quels

<sup>1</sup> Environ quarante francs.

transports et quels pieux respects, il enfouit ces richesses inespérées au fond de son coffre le plus solide ! Il conserva cependant quelques pièces , dont une seule suffit pour rappeler la sérénité sur le front, depuis si long-temps soucieux, de Felipa ; et pour exciter son zèle à remplir, de bonne grâce envers leurs hôtes, les devoirs de la sainte hospitalité. Santos était de si belle humeur qu'il se laissa persuader par sa femme, qu'il convenait, pendant qu'il était en fonds, de se débarrasser des créanciers les plus importuns ; il lui permit donc de les réunir avant l'heure du dîner, en promettant de les satisfaire.

Ces premières dispositions faites, il courut au palais se placer comme à l'ordinaire, à la porte du cabinet d'Éguya

qui le chargeait toujours de son portefeuille jusqu'e dans l'antichambre de la salle du conseil. Pendant la séance, Santos, vêtu en gentilhomme et familier avec les huissiers, avait l'habitude de pénétrer dans les premiers salons où les courtisans, en attendant qu'ils fussent admis, s'amusaient quelquefois des airs de ce ridicule personnage, absolument sans conséquence, et connu de tout le monde. Ce jour-là, Don Luis de la Cerda, venu pour faire sa cour, brillait au milieu d'une foule de seigneurs de son âge, empressés à lui plaire; le bruit de la prochaine élévation du duc de Medina-Celi attirait à son fils les hommages de cet essaim de flatteurs. Le jeune homme les plaisantait sur ce redoublement de tendresse et de protestations de dévouement.



« Tu prétends être mon ami ! disait-il à l'un d'eux qui l'étouffait à force de caresses ; toi, Don Miguel, qui t'es fait un jeu cruel de m'égorger sans pitié cette nuit.

» — Bon, répondit l'autre en riant, voilà bien du ressentiment pour cent pauvres doublons perdus sur parole.

» — Cent coups de poignard ! s'écria douloureusement Don Luis ; oublies-tu dans quel temps rigoureux nous vivons ? Sérieusement, notre misère à tous et la dureté des usuriers, s'accommodent mal de l'inflexibilité des lois de la bonne compagnie sur les dettes d'honneur, qu'il faut absolument payer dans vingt-quatre heures ; nous sommes fous de jouer si gros jeu.

» — Qu'à cela ne tienne, répliqua don Miguel ; je m'offre à te signer tout

à l'heure un arrêt de surséance ; et peut-être auras-tu bientôt assez de crédit chez le premier ministre pour m'en obtenir un à ton tour, avec lequel je puisse amuser aussi l'impatience de mes créanciers pendant une vingtaine d'années.

» — Non, non, reprit Don Luis, je prétends m'acquitter à l'instant. N'as-tu pas entendu Don Matéo, que voilà me protester tout à l'heure qu'il était à moi corps et ame ? Eh bien ! il va te satisfaire ; finissons-en, et que je n'entende jamais parler de cette triste affaire.

» — Vive Dieu ! que te voilà bien adressé, dit gaiement Don Matéo ; tu frappes dans le vide, mon pauvre Don Luis. Ah ! que n'étais tu là ce matin, pour entendre mes dolentes supplications à mon fripon d'intendant. Je me

flattais de l'attendrir, et qu'il se relâcherait un seul jour de sa rigueur accoutumée; prose perdue. Le scélérat m'a ri au nez; je n'en ai pas obtenu un ducat. Il soutient que je suis le seigneur le plus abîmé des Espagnes. Je te vais parier, Don Luis, qu'entre tous tant que nous sommes ici, de jeunes gens de qualité, sages et raisonnables comme toi et moi, nous ne formerions pas ensemble, en retournant nos poches, les cent doublons qui nous tiennent en souci; tandis que, depuis l'arrivée du galion, le premier venu des marauds du ministère..... Tiens, voilà Santos qui ne m'en dédira pas; regarde un peu comme sa mine satisfaite insulte à notre détresse et proclame son injuste triomphe ! »

Santos avait l'esprit trop bien fait pour

être choqué de l'expression de *maraud* ; ravi, tout au contraire, d'être mêlé dans la conversation de ces jeunes gentilshommes, au prix d'une légère raillerie, il s'avança gravement : « Certes, seigneurs, dit-il en se gonflant, si j'ai jamais fait cas des biens de la fortune, c'est aujourd'hui, je vous assure ; il est très-vrai que mes services dans le palais de sa majesté le roi notre maître à tous, que Dieu garde mille années, ne sont pas restés sans récompense ; et que Don Pédro de Santos pourrait tout à l'heure mettre seul aux pieds du seigneur Don Luis, la faible somme que tant d'illustres cavaliers renoncent à réunir, en se cotisant.

» — Ah ! rougissez, ingrats ! s'écria Don Luis en courant à lui ; voilà mon seul ami véritable, et je veux sceller

par un embrassement des nœuds si chers et si sacrés. Embrasse-le, Matéo ; et toi, Miguel, embrasse aussi, et vole ensuite sur les pas du seigneur Don Pédro de Santos, qui brûle de dégager ma parole d'honneur. Aussi, je le substitue au double titre que je t'enlève à jamais, celui de mon ami et créancier pour la vie. »

Au moment où Don Luis achevait de parler, un huissier annonça le roi. Tout rentra dans le silence, et chacun prit l'attitude du respect. Le souverain allait à la chapelle pour une cérémonie de longue durée, où les ministres le suivaient. Éguya devait être ainsi retenu, le reste de la matinée, auprès de son maître : Santos se trouvait libre. Il se hâta de se rapprocher de Don Luis, et d'un air aisé, il lui demanda la

faveur d'un entretien particulier.

« Seigneur, lui dit-il à voix basse dès qu'ils se furent écartés de la foule, s'il est vrai que les amis de nos amis soient en effet un peu les nôtres, je n suis pas tout-à-fait indigne du titre dont votre seigneurie vient de m'honorer publiquement. Je suis intimement lié avec le marquis....

» — Je suis comblé d'avoir si bien rencontré, mon bon Santos, répondit Don Luis en s'éloignant; mais il faut que je suive le roi.....

» — Au nom du ciel, reprit-il, accordez-moi un peu d'attention, il s'agit du marquis de Las Torrès.... »

Don Luis continuait à marcher : « Je veux être déshonoré, Santos, reprit-il, si je connais un marquis de ce nom.

» — Comment, votre seigneurie ne



ne connaissait pas Don Henrique, arrivé hier de Burgos, avec sa nièce, la plus belle personne.....

» — Ah! il y a une nièce! dit le jeune homme, dont la marche resta tout-à-coup suspendue. Brave Santos, ajouta-t-il avec un sourire, en le frappant doucement sur l'épaule; voilà en effet de la franche et véritable amitié!

» — Vous ne m'entendez pas, seigneur, répliqua Santos avec gravité; je vous parle sérieusement; le marquis de Las Torrès est un seigneur très-respectable, et qui loge chez moi.

» — Avec sa nièce?

» — Oui, seigneur; il m'a demandé ce matin....

» — Elle est jolie?

» — Je n'ai jamais rien vu de si beau.

Il m'a demandé ce matin si vous étiez à la cour, et....

» — Le marquis de Las Torrès ! dites-vous ; qui a une nièce charmante ; et oui, je dois le connaître....

» — Il est en ce moment en quête de votre seigneurie.

» — Et la nièce ?

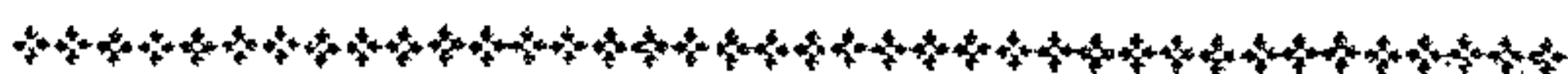
» — Elle est restée chez moi....

» — Eh bien ! Santos, allons-y attendre l'oncle ; je suis impatient de faire connaissance avec mon ami, le marquis de Las Torrès. »

Santos, au comble de la joie, ne se fit pas répéter cet ordre. Il se mit en marche, la tête haute, écartant, du geste et de la voix, la foule devant Don Luis. Arrivé au bas de l'escalier, il ne manqua pas d'appeler à grands cris, le carrosse du seigneur Don Luis.

de la Cerda, afin d'attirer beaucoup de monde, et de multiplier les témoins de l'honneur qu'il avait, d'y prendre place à côté de lui.





## CHAPITRE V.

## L'EXPLICATION.

LE goût des aventures était alors général en Espagne ; à Madrid surtout, on eût traité de véritable rébellion, le procédé d'un jeune cavalier, se refusant à l'appel d'une dame. Trop souvent, ces galantes témérités étaient l'occasion de combats sanglans ; quelquefois la mort en était le prix ; mais ces dangers offraient un attrait de plus à la valeur castillanne, et les affaires d'amour avaient aussi leur point d'honneur. Toutefois, depuis qu'il n'était bruit à la

our, que de l'élévation de son père, Don Luis devenait en butte à tant de louces provocations de cette nature, qu'il avait pris le parti d'aller à tous ces rendez-vous mystérieux, dans une riche voiture aux armes de sa maison, avec des coureurs, des laquais en livrée, et tout le fracas d'un grand seigneur en visite de gala. Cet éclat ne manquait pas de déconcerter les mesures des nobles intrigantes, dont l'amour spéculatif inspirait un juste dégoût au tendre et délicat Don Luis. Il survenait toujours alors, un frère, un époux alarmé, un rival furieux, dont l'attitude hostile était l'objet des railleries spirituelles du jeune seigneur, et inspirait à la dame un effroi salutaire des suites d'une nouvelle imprudence.

C'était dans cette intention, que Don

Luis, docile en apparence à l'impulsion de Santos, courait chez lui, se débarrasser de cette nouvelle aventure, en feignant un grand empressement pour la rare beauté dont on lui vantait les charmes. Cependant, Natalia était impatiente de ne point voir revenir Don Henrique, sorti depuis le matin; encouragée par le profond silence qui régnait dans la maison, elle se hasarda d'entrer au salon, voisin de sa chambre, et de se placer au balcon principal, sorte de belvédère entouré de jalousies, d'où l'on découvrait, sans être vu, toute l'étendue de la rue *Mayor*. Du côté du palais, un carrosse brillant qui s'avançait avec rapidité, n'excita d'abord que faiblement son attention; mais, en le voyant s'arrêter à la porte de Santos, préoccupée de l'idée que



c'était peut-être un message de la reine, Natalia, certaine de n'être point aperçue, se disposa de manière à bien voir quelles personnes en descendraient.

A l'aspect imprévu de Don Luis, elle fut saisie tout-à-coup d'un trouble si violent, qu'elle demeura quelques momens, comme enchainée à la même place, tremblante et sur le point de s'évanouir. Bientôt pourtant, rappelée à elle-même par le bruit de grands éclats de voix qui retentissaient dans le vestibule, elle essaya de fuir et de gagner sa chambre en chancelant ; mais, avant qu'elle en eût atteint la porte, Don Luis entra, la vit, jeta un cri d'étonnement, et courut à elle les bras ouverts. « Laissez-moi, lui dit-elle épouvantée ; que venez-vous faire ici ? Voulez-vous me donner la mort ?

» — Non , ma Natalia, répondit Don Luis avec la plus vive émotion ; non , vous ne repousserez pas l'ami de votre enfance ; puisque vous avez voulu le revoir.....

» — Don Luis, interrompit-elle en retrouvant toute sa force ; je prends le ciel à témoin que mon désir le plus ardent était de ne vous revoir jamais.

» — Ah cessez de me déchirer le cœur par cette feinte colère, Natalia ; ne m'avez-vous pas envoyé cet homme chez qui vous logez ?.....

» — N'ajoutez pas ce vil mensonge à vos premiers outrages, seigneur ; cet homme ne me connaît pas, et je ne lui ai pas adressé la parole une seule fois. »

En achevant ces mots, Natalia rentra dans sa chambre, dont elle ferma la porte en dedans. Don Luis, stupéfait,

les yeux fixés sur le point où la vision venait de s'évanouir, s'efforçait de rassembler ses idées, et de comprendre une si bizarre aventure. Pendant que cette scène se passait au salon, Santos avait été retenu, au bas de l'escalier, par le groupe de ses créanciers qui, sur l'avis de Felipa, étaient accourus comme une meute affamée ; leurs mémoires à la main, ils le pressaient d'accomplir les promesses qu'on venait de leur faire. Soigneux de dérober ce spectacle aux yeux de Don Luis, Santos s'était hâté de lui indiquer le chemin du salon, en même temps que, d'une voix très-élevée, il se plaignait amèrement de l'importunité des solliciteurs, qui le poursuivaient jusque chez lui. Il ne put s'en débarrasser qu'en ratifiant l'engagement de Felipa, et en leur as-

signant une heure plus convenable pour terminer cette importante affaire. Tranquille alors, il monta légèrement les degrés, et s'avança d'un air courtois vers Don Luis, de qui l'extase durait encore. « Votre seigneurie pardonnera mon impolitesse, lui dit-il; mais je suis assailli de requêtes; j'ai toute l'Espagne sur les bras. Grâces à Dieu, ajouta-t-il avec un sourire auquel il entendait finesse, j'entrevois enfin le terme de mes travaux; et l'Hercule de la monarchie va bientôt charger sur ses puissantes épaules.....

» — Santos ! mon bon Santos, interrompit Don Luis dans un trouble violent; je ne puis comprendre....

» — Je parle pourtant bien clairement, reprit le sot, d'un air d'importance.

» — Santos ! je suis le plus malheureux des hommes, vous me voyez désespéré.....

» — Désespéré ! répéta Santos en lui prenant les mains amicalement ; et d'où vient donc ce désespoir ? car je ne puis croire que ce soit sérieusement que vous vous plaigniez, tout à l'heure, d'une légère perte au jeu....

» — C'est cela même, dit Don Luis qui saisit vivement cette idée ; au nom du ciel ! laissez-moi seul ici quelques momens réfléchir aux moyens de m'acquitter sur-le-champ... Je vois là tout ce qu'il faut pour écrire.... Je vais mander à mes amis.... Sortez, je vous prie, et veillez à ce qu'on ne me trouble pas...

» — Mais c'est une bagatelle, sei-

gneur, et je voulais parler à votre seigneurie.....

» — Bagatelle pour vous, Santos, vous êtes plus riche que nous... Mais, j'y pense ! vous m'avez dit, en effet, que vous aviez cette somme à ma disposition ; j'accepte vos cent doublons, mon cher Santos, à condition pourtant que vous irez, vous-même, sans perdre une minute, m'acquitter avec Don Miguel ; allez, mon brave Pédro, je vous attendrai ici, laissez-moi seul dans cette chambre.....

» — Vous sentez bien, seigneur Don Luis, que cent doublons de plus ou de moins sont fort indifférens pour un homme comme moi ; mais...

» — Vous me charmez, Santos, bon Santos ! de me dire que cela ne vous incommode nullement. Allez donc



promptement porter l'argent à Don Miguel, de ma part, et demain, sans faute, je vous rembourserai....

» — Je n'en doute pas, reprit Santos fort embarrassé, mais je voulais causer avec vous d'une affaire du marquis de Las Torrès....

» — Et moi je voudrais vous voir déjà parti ; courez donc, Santos ; une lettre d'honneur !

» — Au nom du ciel, seigneur Don Luis, ne permettez-vous pas que je profite d'une aussi heureuse circonstance pour le marquis, mon ami, et pour moi?.....

» — Pour le marquis ! ah oui, je sais, Santos ; je vais contenter le marquis, en écrivant là, deux mots à son sujet ; mais j'ai besoin d'être seul ; partez, et dites qu'on ne me dérange pas dans

ce salon ; vite, chez Don Miguel ; et attendez-le.

— En vérité, seigneur, j'ignore où demeure Don Miguel, remettons à un autre moment....

— Point du tout, mon coureur vous y conduira ; Florès, continua Don Luis en appelant dans l'antichambre tu vas mener..... Mais, non ; Santos, prenez plutôt mon carrosse... Florès que mon équipage et tous mes gens sans exception, soient aux ordres du seigneur Don Pédro de Santos, pendant la matinée entière. Allez, Santos, et n vous pressez pas ; promenez-vous voyez vos amis, mais surtout, attendez Don Miguel jusqu'à son retour ; vous me retrouverez ici, j'ai beaucoup à écrire. »

Tout en parlant, Don Luis avait

poussé dehors Santos, dont l'avarice combattait encore la vanité; mais il était trop engagé pour reculer; et d'ailleurs, le moyen de refuser le fils du premier ministre! enfin, à la vue de la brillante livrée du jeune seigneur, de ces beaux laquais lui demandant respectueusement ses ordres, le sot orgueil l'emporta; il alla chercher la bourse de Dionis, et monta tout glorieux, dans le magnifique équipage. Tandis qu'il s'éloignait à grand bruit, Don Luis, après avoir barricadé la porte du salon, courut à celle de Natalia, qu'il appela d'un ton suppliant : « Au nom du ciel! ouvrez-moi, lui dit-il, ne refusez pas de m'entendre. Je n'ai jamais cessé de vous aimer avec idolâtrie; votre souvenir a fait depuis quatre ans le charme et le tourment de

tous les instans de ma vie.... ouvrez, Natalia, ce que j'ai à vous dire intéresse votre bonheur et le mien. Ma Natalia, pouvez-vous dire que vous n'avez jamais désiré de revoir votre ami ! Ouvrez cette porte au nom des souvenirs de notre enfance ; c'est votre frère qui vous en conjure..... Eh bien ! Natalia, si vous me refusez le bonheur de vous revoir, écoutez-moi sans ouvrir..... Natalia, dites-moi seulement que vous êtes là..... vous ne répondez pas..... eh quoi ! vous voulez donc que je meure !....

« — Non, non, je ne le veux pas, répondit de l'autre côté, une voix évidemment altérée par les larmes. Allez, je vous pardonne votre abandon.... que m'importe ? je ne vous aime plus ; je ne regrette rien de vous. Mais, puis-je ou-

blier que vous m'avez bassement livrée à un autre !....

» — Jamais ! jamais, interrompit Don Luis ; vous ne le croyez pas, Natalia ; ce fut l'indigne Don Juan d'Autriche....

» — Fausseté ! répliqua la voix en se raffermissant ; c'était un jeune homme, un de vos amis.....

» — C'était le roi lui-même, Natalia ! au nom de notre amour, ouvrez ; vous allez tout savoir. J'ai appris qu'il vous avait fait sortir sur-le-champ de sa présence ; n'avez-vous pas été conduite dans un couvent ? on me l'a dit... Je vous ai fait chercher dans tous ceux de Madrid ; il n'est rien que je n'aie mis en œuvre pour découvrir votre retraite.... que de pleurs j'ai versés ! que de chagrins amers ! Je ne pensais qu'à vous, Natalia, votre souvenir remplis-

sait seul tout mon cœur. Et voilà de quel prix vous payez tant d'amour ! tant de fidélité ! vous accusez votre ami, vous le haïssez ! »

Le pauvre amant était à genoux, le front appuyé sur la porte ; il la sentit enfin céder à son effort ; elle s'ouvrit, il revit sa bien-aimée et tomba prosterné à ses pieds. Natalia lui tendit la main, sa bouche souriait, mais ses paupières étaient encore humides de larmes. « Moi, vous haïr ! lui dit-elle ; non, Don Luis, mon cœur est sans fiel et sans haine ; oh ! que je voudrais croire que vous ne m'avez point trahie !

» — Natalia ! s'écria le jeune homme transporté de joie ; est-il bien vrai que le ciel te rende à mon amour ! viens, continua-t-il en l'attirant doucement dans le salon ; viens, que je rassasie mes



yeux du bonheur de te contempler. »

Elle s'était assise sur un sofa ; il ploya un genou devant elle. « Oui, c'est bien toi, reprit-il avec enthousiasme. Voilà bien celle dont l'image adorée ne cessa jamais d'être présente à ma pensée. Oh, que tu es embellie ! que tes regards sont pénétrants ! Natalia, que je t'aime ! pourquoi pleurer encore ? lui demanda-t-il tendrement en s'asseyant à côté d'elle. Ecoute ; écoute ton ami, ton frère ; je vais te dire tout ce qui s'est passé dans cette nuit cruelle.... mais, non.... conte-moi d'abord comment tu as retrouvé ta famille ; plus d'obstacle à notre bonheur maintenant. Ah ! que cette femme avait bien raison de dire que ta naissance était illustre et digne de ta beauté !

» — Vous me demandez pourquoi je pleure ! lui répondit-elle ; jamais le bonheur ne fut plus loin de moi. Hélas ! je n'ai point de famille , je ne suis toujours qu'une pauvre orpheline abandonnée !

» — Eh bien ! je ne t'en chéris pas moins, ma bien-aimée, dit Don Luis avec passion. Nous serons l'un à l'autre ; va, ne crains plus que le malheur t'atteigne jamais dans les bras de ton époux ; oui, ton époux, en dépit du monde entier ; je ne puis aimer que toi ; je ne puis vivre sans toi.

» — Ni moi sans vous, Don Luis ; il faudra donc mourir.

» — Oh ciel ! n'êtes-vous plus libre ? demanda-t-il avec effroi.

» — Je le suis, mon ami ; mais la pauvre Natalia ne consentira jamais à

être la femme de Don Luis de la Cerda.

« — Pourquoi?

« — Il faut nous séparer, j'entrerai dans un monastère.

« — Vous ne me quitterez plus, s'écria-t-il ; encore une fois , votre naissance est égale à la mienne ; nous retrouverons cette femme....

« — Quelle femme ? que voulez-vous dire ?

« — Une vieille nommée Maria , répondit Don Luis ; une créature extraordinaire. Peu de jours avant notre catastrophe, elle pénétra dans le palais et annonça les malheurs qui menaçaient alors la reine, l'arrivée de Don Juan, le nombre de troupes qu'il amenait, la chute de Valenzuela, la mort prochaine d'Eugénia ; on la crut folle ; et pour-

tant, toutes ses prophéties se sont exactement réalisées. Valenzuela seul parut frappé de ses paroles; elle lui rappela des circonstances minutieuses sur plusieurs événements de sa vie, qu'il croyait ignorées, et qui éveillèrent vivement son attention. C'est alors, qu'en se plaignant d'Eugénia, chez qui elle était allée vous réclamer, et qui l'avait fait chasser de chez elle, cette femme déclara que vous étiez d'une illustre famille, et que Valenzuela n'apprendrait pas sans étonnement le secret de votre naissance; mais qu'elle devait le cacher encore. Ce qu'elle avait dit à Valenzuela de véritable sur lui-même, donnait à mes yeux beaucoup de prix à ces révélations à votre sujet, et je la fis chercher dans tout Madrid pour l'interroger. Mais j'appris qu'Eugénia, irri-

tée de ce qu'elle avait prédit sa mort, l'ayant fait battre cruellement par ses gens, la pauvre vieille venait de disparaître; et qu'on ignorait le lieu de sa retraite. La journée tout entière se consuma en vaines recherches, et la nuit amena les événemens que nous avions refusé de croire. »

Natalia fit alors, à Don Luis, le récit de ses infortunes depuis le moment de leur séparation. Tout ce qu'elle lui conta de Maria, et surtout les confidences de Francisco Suarez, le confirmèrent dans l'opinion que son amie appartenait à une noble famille, et ajoutèrent à son désir ardent de pénétrer le mystère de sa naissance. Il se réjouit surtout, avec elle, de l'heureux hasard qui l'avait placée sous la protection de la jeune reine : « Maintenant, continua-t-il, je

vais vous apprendre les événemens qui durent causer votre cruelle erreur à mon égard, au moment douloureux où vous me fûtes ravie. Il avait été convenu que je vous conduirais à l'hôtel de Medina-Celi, où tout serait disposé pour votre départ avec Eugénia, que mon père s'était chargé d'accompagner. A peine montée dans mon carrosse avec moi, vous perdites l'usage de vos sens; effrayé, j'appelai; le cocher s'arrêta; au même instant, un officier des gardes s'approcha et me reconnut, à la lumière des torches que portaient les gens de sa suite. Il me signifia l'ordre qu'il avait de m'arrêter et de me conduire au *Buen-Retiro*; aussitôt, sans attendre ma réponse, il ordonna au cocher de partir, et me fit suivre par une escorte qu'il détacha de sa troupe. Vous étiez encore



évanouie, quand nous entrâmes dans la cour de cette résidence royale. On vous arracha de mes bras, et je fus entraîné dans une salle basse où je restai longtemps, livré au plus cruel désespoir. Après plus d'une heure de ce supplice insupportable, on me tira de ma prison; et bientôt, je me trouvai en présence du prince Don Juan, que je n'avais pas vu depuis mon enfance. Il était ennemi déclaré de mon père, auquel il ne pouvait pardonner son attachement pour la régente; et j'étais l'objet de sa haine à cause de l'amitié particulière que me témoignait le jeune roi, avec lequel j'étais élevé. Don Juan, à ma vue, éclata en rires moqueurs, et me salua de la nouvelle de l'emprisonnement de mon père qu'il flétrissait du nom de traître, en lui reprochant sa

liaison avec Valenzuela. Il ajouta qu'Eugénia, la protégée de mon père avec laquelle il fuyait, venait d'être arrêtée et renfermée dans un couvent pour le reste de ses jours. Le prince se fit ensuite un jeu de m'accabler de railleries les plus piquantes en me parlant de vous, ma Natalia, d'un ton dédaigneux et méprisant. J'allais me précipiter sur lui, lorsque le roi parut ; je me contins. Charles gardait le silence, attachant sur moi des regards où respirait la plus violente colère. Don Juan, changeant tout-à-coup de ton, me reprocha d'avoir trahi la confiance de mon maître, en embrassant contre lui le parti de sa mère. Jugez de ma surprise ; le roi me répétait encore la veille, avec le plus aimable abandon, que si je jouissais de toute sa faveur, je ne la devais qu'à

mon attachement passionné pour cette mère qu'il idolâtrait ! Don Juan ajouta que le roi ne me pardonnerait jamais de m'être flatté de lui faire oublier mon crime, par de lâches complaisances.

« Répondez, me demanda-t-il avec  
» hauteur, quelle est cette femme que  
» vous avez eu l'audace d'introduire jus-  
» que dans la chambre de Sa Majesté ? »

» Natalia ! il faut renoncer à vous faire comprendre l'excès de l'indignation dont je fus saisi ; elle se peignit tout-à-coup sur mes traits avec un caractère si énergique, que Don Juan, prévenant un éclat qui eût découvert sa fourberie, entraîna le roi, et appela la garde à haute voix. On accourut ; et je fus indignement traîné dans la prison où mon père était déjà renfermé.

» J'ai su, depuis, tout le détail de

l'iniquité de Don Juan ; il vous avait vue dans la chambre , où vous fûtes portée encore évanouie ; son esprit intrigant et pervers conçut d'abord l'idée de vous offrir aux yeux du roi , son neveu ; il espérait que ce jeune prince ne verrait pas impunément tant de charmes ; et que , livré tout entier à l'emporlement d'une première passion , Charles lui abandonnerait plus facilement le pouvoir que l'ambitieux brûlait d'envahir. L'événement ne répondit pas à son attente ; mais il satisfit , du moins , sa haine et sa vengeance en le faisant servir à ma disgrâce.

» Toutefois , mon père et moi , nous sortîmes bientôt de prison ; lui , pour aller en exil dans le plus pauvre village de ses terres d'Andalousie ; moi , pour faire partie d'une expédition dont

le but m'était inconnu. J'avais déjà un grade élevé dans la garde, sous les ordres du marquis de Valparaiso, qui me fit monter à cheval avec une foule d'autres jeunes gens de mon âge et nous conduisit au couvent de l'Escurial. Là je sus que notre mission était d'arrêter Valenzuela, l'ami de mon père. Cet acte de vengeance fut exécuté avec une barbarie qui me le rendit plus odieux encore ; mais, du moins, j'eus la consolation d'écarter de sa tête pros-crite, une partie des outrages que prodiguaient à cet infortuné les mêmes hommes qui, la veille encore, mendiaient un regard, prosternés devant lui. J'excepte des reproches justement mérités par cette foule de misérables, mon ami, le jeune duc de Medina-Sidonia, dont la conduite fut irréprochable. Don

Juan , instruit de ce que nous avions fait l'un et l'autre , nous fit signifier l'ordre de ne plus paraître à la cour ; pour moi , j'en fus ravi ; cette disgrâce me laissait tout entier au soin de vous retrouver. Trompé par de faux avis , je vous cherchai dans tous les couvens de Madrid ; je dépêchai des émissaires partout , au dehors , où j'espérais découvrir vos traces. Les espions de Don Juan , à la vue de ces mouvemens , dont ils ignoraient le but , m'accusèrent de complots contre lui. Il feignit de croire à leurs rapports , et m'envoya faire la guerre en Flandre. Le prince d'Orange , sous qui je servais , me donna ensuite une mission pour l'Angleterre où je passai plus d'une année ; la paix survint ; un ordre de Don Juan , qui craignait mon retour à Madrid , me força de

---



partir pour Naples. J'y suis resté jusqu'à la mort de cet implacable ennemi de ma maison. »

Les deux amans prolongèrent longtemps ce doux entretien , qui devenait plus animé , plus tendre de moment en moment , quand le bruit de l'équipage de Don Luis les avertit du retour de Santos. Il était nécessaire de cacher leur intelligence à cet impertinent bavard , et de prendre des mesures pour se revoir , sans éveiller ses soupçons ; mais , tout entiers au bonheur de se retrouver ensemble , ils n'avaient songé à rien de tout cela. Et pourtant, il fallait se séparer, sans avoir pu s'entendre sur les moyens de correspondre , et quand on avait encore tant de choses à se dire ! Don Luis se désespérait ; un heureux incident vint à

leur secours, et les tira de peine.

Santos, en descendant de voiture, venait de retrouver à sa porte le même obstacle qui avait déjà retenu ses pas la première fois. Les créanciers, fidèles au rendez-vous donné par lui-même peu d'heures auparavant, l'attendaient, rangés en haie sur son passage; mais, hélas! les doublons avaient disparu, et, avec eux, la présomption confiante et les airs insolens. Santos, le fier Santos, se vit contraint de recourir à la prière; il fallut s'abaisser jusqu'à supplier cette foule importune, d'attendre jusqu'au lendemain, de prendre patience. A ce mot, les plaintes éclatèrent; les injures suivirent de près. Il y avait des femmes; c'étaient celles des fournisseurs quotidiens de la maison; elles jetèrent les hauts cris. Aussitôt, le voi-

sinage, que la curiosité avait rassemblé autour de la voiture arrêtée à la porte, pénétra sous le vestibule et prit part à la querelle. Què ne fut-il pas dit alors, contre la morgue des gueux qui, faufileés parmi les grands, allaient en carrosse, éclaboussaient le pauvre monde, et qui n'avaient pas de quoi payer le boucher et le boulanger!

L'insolence des assaillans croissait avec l'embarras du pauvre Santos, dont le tourment le plus cruel était d'avoir Don Luis pour témoin de tant d'humiliation. Vainement, il imposait silence de la main, et prodiguait les promesses à voix basse; les clameurs remplissaient toute la maison; et, du milieu de ces accens confus, on entendait se détacher clairement les mots d'intrigant, de banqueroutier, de la-

quais parvenu. Les gens de Don Luis riaient à gorge déployée ; Felipa se tordait les bras , transportée d'indignation ; Santos , confus , perdant la tête , prit le parti de la fuite , et monta rapidement les degrés. Les amans venaient enfin de se séparer ; Don Luis sortait en ce moment , plein de sa joie , n'entendant rien , ne voyant pas même l'embarras et la pâleur de Santos ; « Eh , mon brave , lui dit-il , j'ai bien regret de vous avoir donné tant de peine ; mais , tout préoccupé ce matin d'une affaire pénible , je n'ai plus songé que j'avais justement pris sur moi , pour payer don Miguel , la somme dont vous m'avez fait l'avance de si bonne grâce. Prenez cet or , continuait-il , en lui donnant une lourde bourse , et soyez assuré que je ne me tiens pas

quitte envers vous : votre empressement à courir chez don Miguel m'a fait plus de plaisir que vous ne pouvez vous l'imaginer. »

La foule des créanciers, après un peu d'hésitation, s'était décidée à suivre les pas de Santos; ils venaient de l'atteindre au moment où Don Luis, s'apprêtant à le quitter, lui dit à haute voix : « Adieu, mon cher Santos; disposez de mon crédit et de ma fortune, et comptez sur ma reconnaissance. Je reviendrai ce soir passer avec vous quelques momens en famille. »

Le jeune seigneur disparut, et tous les yeux restèrent fixés, avec étonnement, sur Santos qui avait déjà repris toute sa fierté; il promena, pendant quelques momens, des regards dédaigneux sur la foule ébahie, en faisant



sonner les doublons dans sa poche, à la manière de Dionis. « Je suis satisfait de cette épreuve, dit-il enfin avec un sourire amer; et je vous connais bien tous maintenant. Vous l'entendez, continua-t-il en agitant plus fortement les pièces d'or; certes, quand je paraissais, tout à l'heure, hésiter à vous satisfaire, ce n'était pas faute de moyens. Et quand même l'argent m'eût manqué, les amis puissans et le crédit manqueraient-ils jamais à un homme comme moi? à l'ami de Don Luis de la Cerda? à celui que vous avez eu l'audace de traiter avec tant d'indignité?... Vile canaille!

— Misérable! interrompit une voisine en fureur; c'est bien à toi.....

— Paix, paix, Tomassa! dirent à la fois tous les créanciers, que le son



de l'or avait disposés à la soumission ; vous n'êtes pour rien dans tout ceci. Laissez-nous régler nos comptes avec le seigneur don Pédro de Santos.

» — Vile canaille ! répéta Tomassa étouffant de colère , et sans tenir compte des efforts que l'on faisait pour lui imposer silence ; va , va , on n'ignore pas , dans le quartier , ce qui te vaut la bonne amitié de ce seigneur. Crois-tu que l'on soit la dupe de cette nièce de marquis , arrivée hier chez toi ?..... On sait à quel métier tu gagnes cet or, dont tu es si glorieux.....

» — Fi , voisine ! lui cria-t-on de toutes parts , en la repoussant jusque dans la rue ; fi ! Tomassa , voilà d'indignes soupçons ! »

Santos , désarmé à la vue de ce mouvement général en sa faveur , céda ,

sans trop de difficultés, aux sollicitations de sa femme, qui le pressait d'en finir avec leurs créanciers. Tout le mal fut mis, d'un commun accord, sur le compte de l'envieuse Tomassa, de qui le méchant caractère et les malins propos avaient causé cette rumeur, dont on paraissait désolé. Cependant, après avoir reçu son argent, chacun courut chez elle, abjurer les sentimens de modération qu'il avait feint de partager pour obtenir justice. Ainsi, la nouvelle sottise de Santos ajouta encore à la masse de ressentimens et de haine que ses airs méprisans avaient soulevés contre lui, parmi tout le voisinage.

La junta réunie dans la boutique du barbier Orobio, mari de Tomassa, fut longue et orageuse. La cruelle apostrophe pesait sur tous les cœurs, et

l'on prit, à l'unanimité, la résolution d'en tirer une vengeance éclatante. En attendant, chacun fit part de ses observations sur tout ce qui se passait d'irrégulier dans la maison de l'ennemi commun. Tomassa parut surtout frappée du rapport d'une voisine qui, le matin même, avait été témoin de l'entrevue et de la conversation de Santos avec le riche Dionis, si généralement accusé de judaïser en secret. Elle fit répéter, à diverses reprises, cette importante déposition, qui lui donnait beaucoup à penser et plus à dire encore. Dionis était haï du peuple de Madrid, à cause des spéculations lucratives qu'il avait souvent renouvelées sur les objets de consommation habituelle de la capitale. Ses capitaux énormes, et la mauvaise administration, fa-

cilitaient, en effet, ses accaparemens calculés de manière à doubler en peu de temps le prix des denrées. Ces opérations, dont il tirait d'immenses bénéfices, avaient plusieurs fois jeté les habitans de Madrid dans le désespoir, et surtout durant la guerre malheureuse qui venait de finir.

C'était donc une grande affaire, que les rapports de Santos avec le juif Dionis. La junta mena loin les conséquences d'un événement aussi remarquable dans le quartier. On ne se sépara qu'après s'être bien promis d'éclairer soigneusement toutes les démarches d'un pervers sans foi ni loi, en relation mystérieuse avec les ennemis de Dieu, et dont les iniquités menaçaient évidemment d'attirer sur tout le voisinage, l'abomination de la désolation.

\*\*\*\*\*  
CHAPITRE VI.

## LE MOINE.

La matinée était fort avancée quand Don Henrique rentra. Dès qu'elle l'aperçut, Natalia courut au-devant de lui; le bonheur rayonnait dans ses yeux, elle s'étonna de voir la tristesse qu'exprimaient ceux de son vieil ami. « Mon enfant, lui dit-il en la faisant asseoir à ses côtés, vous avez de la raison et de la force d'esprit; je ne vous cacherai rien de ce que je viens de recueillir au sujet du jeune cavalier.....

» — De Don Luis? demanda Natalia vivement émue.

» — De lui-même, ma fille. Il ne mérite que vos dédains; j'aurais appris sans étonnement, qu'ayant bientôt perdu le souvenir de la tendresse qu'il vous avait jurée, il eût formé de nouveaux liens dignes d'un homme de sa naissance; mais des personnes qui méritent ma confiance, m'ont assuré qu'il fuyait toute espèce d'engagement honnête; on ne lui connaît pas d'amours; il ne paraît même plus du tout dans la maison du duc d'Ossuna, depuis qu'on a parlé de son mariage avec la fille de ce seigneur; et il avait déjà refusé celle du vice-roi de Naples.

» — Eh bien! Don Henrique, dit Natalia charmée de ce début.

» — Eh bien, ma pauvre enfant, il



est clair que ce jeune homme dépravé, livré à la société de femmes sans mœurs.....

» — Non, non. L'on vous a trompé, interrompit-elle ; ne croyez pas ces calomnies. Ah ! si vous le connaissiez !...

» — Je vous parle, Natalia, du témoignage de gens qui l'aiment tendrement et qui le jugent sans préventions ; il est joueur et débauché ; je vous le déclare nettement. »

La jolie figure de Natalia se couvrit alors d'un sombre nuage , qui s'éclaircit peu à peu, à mesure que le marquis parlait. Il lui fit le récit de la scène du matin, dans les salons du roi. Des témoins avaient vu Don Luís honorer de ses embrassemens familiers, un misérable agent d'intrigues, qui lui avait proposé un rendez-vous avec une incon-

nue. Le jeune cavalier, après avoir accepté hautement les services de ce bas valet, l'avait fait monter dans son carrosse, aux yeux de toute la cour. Natalia ne put s'empêcher de rire à cette conclusion, et surprit beaucoup le vieillard, en lui apprenant que ce t intrigant était Santos ; qu'il avait amené Don Luis dans sa maison ; que le sot, persuadé qu'il logeait en effet un ami de ce jeune seigneur, n'avait pas eu d'autre but que de saisir une occasion de se mettre en relation avec le fils du premier ministre ; que le hasard avait fait le reste ; et qu'enfin il était résulté de cette combinaison, une explication qui la rendait au bonheur, et ranimait toutes ses espérances.

Le vieillard écouta ce récit avec une profonde attention ; il reconnut qu'en

effet, hors les griefs dont il venait de l'entretenir, la voix publique était généralement favorable à Don Luis; il ne nia pas non plus que cet éloignement du jeune homme pour les liens de l'amour et le joug de l'hymen, ne pût être interprété à constance, et considéré comme un effet du souvenir de ses premières amours; « d'un autre côté, continua-t-il; j'admets que nous ayons retrouvé Maria; qu'elle ait consenti à révéler le mystère de votre naissance; que votre famille soit noble et opulente; que pour comble de bonheur, vos parens vous aient publiquement reconnue; songez, ma fille, à la distance qui vous séparerait encore du descendant des anciens rois de la Castille, du plus riche et du plus illustre héritier de la monarchie espagnole! »

Mais Don Henrique et la raison avaient beau dire ! Natalia trouvait ce langage le plus sage du monde , et ne l'en conjurait pas moins avec ardeur de l'aider à chercher les traces de Maria. C'était le soin qui pressait le plus.

« J'ai lieu , lui dit-elle , de douter que cette pauvre femme soit déjà établie à Grenade où Francisco Suarez avait dessein de la faire venir. Il m'avait bien promis de m'adresser au couvent de Paris , des nouvelles de la famille , aussitôt qu'elle serait réunie quelque part ; mais , depuis quatre ans , ils paraissent m'avoir tous oubliée. Cependant , l'année dernière , madame Jourdan , la nourrice de Marie-Louise d'Orléans , m'ayant appris que son fils partait pour l'Espagne et devait débarquer à Vigo , je la priai de le charger d'une somme

d'argent, que j'envoyais avec une lettre, à Maria. J'étais alors si tristement occupée d'autres pensées, que je ne prêtai que fort peu d'attention à ce qu'elle me dit, dans le temps, au sujet de ce message; aujourd'hui, je me rappelle fort bien, qu'à l'époque où madame Jourdan fut instruite du mariage de la princesse, et sut qu'elle la suivrait en Espagne, elle me dit que nous trouverions son fils à Madrid, et qu'il nous y rendrait compte de sa commission.

» — En ce cas, répondit le marquis, vous aurez tout loisir d'interroger, ce soir même, madame Jourdan; car c'est le nom que la marquise de Villars m'a dit de demander à l'ambassade de France, où je dois vous conduire après l'Angélus.

Don Henrique rendit compte en-

suite à Natalia , de la découverte qu'il avait faite d'un appartement modeste et convenable. Elle ne le laissa pas achever ; Don Luis était naturellement introduit dans la maison de Santos ; elle pouvait l'y recevoir sans conséquence ; du moins elle le croyait, et cet avantage compensait à son gré tous les inconvéniens qui, la veille, lui paraissaient insupportables. Elle détermina donc le marquis à rester, en attendant les ordres de la reine, dans le logement où le hasard les avait placés.

Cet entretien fut interrompu par Santos ; libre enfin des soins qui l'avaient enchaîné toute la matinée, il venait annoncer à ses hôtes que midi sonnait et que le dîner était prêt. Le marquis accepta sa politesse, en lui déclarant, sans façons, sa résolution de



ne lui point être à charge, et de payer toutes les dépenses que la présence de sa nièce et la sienne occasioneraient dans la maison. Le sot important, feignant d'être douloureusement choqué d'une atteinte aussi brusque, répondit que le procédé du marquis blessait les égards que l'on se doit entre gentilshommes; mais Felipa trancha toutes les difficultés en se chargeant de traiter, directement avec Don Henrique, de cette affaire de ménage qui ne regardait pas son mari. Ce tempérament, qui conciliait l'avarice et la vanité de Santos, obtint son agrément; il consentit à fermer les yeux sur des détails trop au-dessous de lui. Pendant le repas, son babil vide et importun fit tous les frais de la conversation, à laquelle Natalia ne prit aucune part, quoique le nom de Don Luis

fût répété à chaque phrase. Le dîner fini, l'on se sépara pour goûter le repos de la sieste, après laquelle Santos courut reprendre son poste au palais.

Vers le soir, le marquis et sa fille adoptive étaient déjà réunis au salon, quand Don Luis, venu seul à pied, fit demander la faveur d'être admis. La joie n'animait plus sa figure expressive; il était pâle, et paraissait vivement ému. Après quelques paroles tendres et respectueuses qu'il s'empressa d'adresser à Natalia, il la pria de le présenter à Don Henrique, auquel il rendit grâces de la protection paternelle qu'il accordait à l'amie de son enfance. Le vieillard, quoique naturellement fort réservé, ne put résister à l'attrait des manières simples et franches de cet aimable jeune

homme; il répondit avec abandon à ses avances. Cependant, Don Luis devenait plus sombre de moment en moment; et Natalia, surprise de l'altération de ses traits, l'observait avec anxiété: « Oui, lui dit-il en comprenant son regard; je suis ingrat envers le ciel; le jour où sa bonté me rend enfin l'objet de tant de vœux ardents, mon cœur devrait être inaccessible à tout autre sentiment que celui du bonheur.... et pourtant.... je croyais avoir la force de vous cacher la douleur amère.... non! continua-t-il en se frappant le front; non, cet effort n'est pas en ma puissance. Natalia, l'honneur de celui dont vous devez porter le nom, ne vous est pas moins cher qu'à lui-même.... pardonnez au trouble affreux de mes sens....

» — Qu'est-il donc arrivé? demanda-t-elle avec effroi.

» — Seigneur Don Luis! dit le marquis, dont les yeux se ranimèrent tout-à-coup du feu de la jeunesse; c'est un faible secours, sans doute, que l'appui d'un bras septuagénaire, mais ce peu de sang qui coule encore dans les veines d'un vrai Castillan....

» — Noble Don Henrique, reprit vivement Don Luis en lui serrant la main, la valeur ne peut rien contre le danger qui me presse. Ah! si l'outrage dont mon front doit rougir était de ceux que le sang puisse laver, tout le mien répandu sans regret.....

» — Au nom du ciel! s'écria Natalia, votre vie est-elle menacée?

» — Plût à Dieu! répondit-il avec l'accent de la plus profonde douleur.

Que ne m'a-t-elle été ravie avant l'époque fatale où mes malheurs m'ont contraint de quitter l'Espagne ! j'ai vu d'autres mœurs ; j'ai connu d'autres hommes , je me suis comme imprégné de leur raison ; et l'étude de leurs livres , en développant mon intelligence, m'a placé dans un nouveau cercle d'idées et de sentimens, qui m'isolent entièrement, au milieu de ce pays barbare.... pardonnez l'un et l'autre à l'amertume de ces réflexions ; le récit que je vais vous faire ne la justifiera que trop.

» A mon retour d'Italie, j'ai trouvé la cour et la ville partagées pour une misérable querelle, entre le nonce du pape et le conseil de Castille. Il s'agissait d'une assemblée générale des *Clencs-Mineurs* que le nonce voulait présider.

Le conseil s'éleva contre cette prétention du cardinal Mellini, et lui défendit un acte d'autorité que les lois du pays interdisaient à un étranger. Le nonce, bravant la défense, convoqua le chapitre des religieux et dirigea leurs délibérations. Le président du conseil de Castille, Guébarra de la Puente, eut le courage de punir cette résistance au gouvernement du roi, par une amende de mille piastres. Cet arrêt, qui flatte les Espagnols jaloux de l'honneur national, irrita les sots superstitieux, et blessa l'orgueil du nonce; il fulmina une excommunication contre le président du conseil. On en référa au Saint-Père. Les choses en étaient là, quand la mort de Don Juan d'Autriche arrêta le cours de toutes les affaires; et depuis, le roi n'ayant pas nommé de premier



ministre, le nonce s'abstint de nouvelles hostilités, que cette espèce d'inter règne aurait paralysées.

» Cependant, la fermentation et l'aigreur des débats, pour ou contre le nonce du pape, prenaient chaque jour un nouveau degré d'âcreté; les esprits n'étaient plus occupés que de l'excommunication de Guébarra et du chapitre des *Clercs-Mineurs*. On ne songeait guère à la paix rendue à l'Europe; le douloureux traité de Nimègue, l'ambition de Louis XIV, l'humiliation de l'Espagne, étaient loin de toutes les pensées; à peine parlait-on de l'alliance avec la maison de Bourbon et du mariage du roi.

» Depuis quelques jours pourtant, l'attention publique était fixée sur les intrigues de la chambre du roi, où

plusieurs concurrens se disputaient le premier ministère. Ce matin, en sortant d'ici, j'appris, à mon retour au palais, que le roi venait enfin de déclarer publiquement la nomination de mon père. Je courus à l'hôtel de Medina-Celi où déjà toute la cour se pressait pour complimenter le duc. Cette foule écoulée, mon père me prit à part, et me confia que, dès hier au soir, il avait été instruit de son élévation par le nonce lui-même, dont les efforts, joints à ceux de la reine-mère, avaient décidé l'événement. « Quoiqu'il fût déjà » fort tard, ajouta mon père, le roi » n'a pas voulu se coucher avant d'être » assuré de ma réponse, que le légat » devait reporter sur-le-champ au palais. Mellini était chargé de me déclarer que la famille royale exigeait,

» comme condition de la faveur qui  
» m'était accordée, que le premier acte  
» de mon ministère fût la publication  
» d'un bref du pape, qui excommunie  
» Guébarra de la Puente, président du  
» conseil de Castille, lui impose une  
» amende égale à la valeur de ses biens,  
» et le condamne à partir sans délai  
» pour Rome, afin d'y rendre compte de  
» sa conduite au souverain pontife. »  
Je ne pus m'empêcher d'interrompre  
mon père en le félicitant d'avoir re-  
jeté, avec indignation, un traité si  
honteux. — En quoi donc ? me répon-  
dit le duc ; le pape n'est-il pas l'arbitre  
suprême de toutes les questions qui in-  
téressent la foi catholique ?

— Eh ! bon Dieu ! m'écriai-je, ne  
» voyez-vous pas, seigneur, qu'il n'est  
» pas question de la foi, dans ce débat ?

» La cour de Rome, toujours attentive  
» à saisir l'occasion d'agrandir son  
» pouvoir et d'étendre son influence,  
» montre évidemment l'intention de  
» tâter la faiblesse du roi, et de s'as-  
» surer de ce qu'elle peut oser. Les  
» Lerma, les Olivarès, les Luis de Haro,  
» et Don Juan lui-même, tous enfans  
» soumis de l'Eglise, se fussent révoltés  
» contre l'audacieuse entreprise de son  
» chef visible, affectant la souveraineté  
» sur les terres de la monarchie. Où  
» s'arrêteront les prétentions du pape,  
» si le monarque d'un si puissant em-  
» pire lui reconnaît le droit d'arracher,  
» sous ses yeux, de sa capitale, du mi-  
» lieu de sa cour, celui de ses sujets le plus  
» éminent en dignité, après le principal  
» ministre; s'il peut le citer à son tribu-  
» nal et lui ravir ses biens et sa liberté?

» — Mon fils, me répliqua le duc  
» du ton le plus absolu; gardez ces ré-  
» flexions, au moins fort légères, pour  
» ceux qui sont assez abandonnés de  
» Dieu pour les entendre sans scrupu-  
» les. Je vois là le fruit corrompu de  
» vos relations coupables avec les hé-  
» rétiques de la Hollande et de l'An-  
» gleterre. Abstenez-vous désormais  
» de semblables paroles en ma pré-  
» sence; elles offensent la religion, et  
» me scandalisent. Oui, bien loin d'a-  
» voir élevé la moindre objection con-  
» tre la juste demande du Saint-Père,  
» j'ai sur-le-champ signé, pour la pu-  
» blication et l'exécution du bref, le  
» décret que le cardinal Mellini tenait  
» tout préparé. C'est de cette manière  
» que j'ai manifesté à la fois ma sou-  
» mission aux ordres de mon maître,



» en acceptant la faveur dont il daigne m'honorer, et ma reconnaissance des bontés de la reine-mère et du nonce. Ainsi, à la confusion des ennemis de la foi, le bref du pape, imprimé cette nuit par les soins de Mellini, est déjà placardé à la porte de toutes les églises de Madrid, et souscrit du nom de Medina-Celi.

» — Seigneur, lui répondis-je, le cœur serré par un funeste pressentiment, Rome a saisi votre gage ; elle ne s'arrête jamais : ce premier pas franchi, elle en va tenter un second qui l'affermira davantage ; elle marche à l'invasion et à la ruine de l'Espagne ; et quand vous ouvrirez les yeux, vous serez sans force pour lui résister.

» Je n'avais pas achevé, quand on



vint annoncer un message du légat. Mon père ordonna que l'on fit entrer sur-le-champ. Je vis un religieux franciscain d'un aspect repoussant. On m'avait déjà parlé de ce moine, arrivé depuis peu de jours à Madrid, et adressé de Rome à Mellini par le cardinal Neithard, autrefois confesseur de la reine-mère. Le nonce l'a présenté à toutes les personnes royales, en le recommandant au nom du Saint-Père, comme un homme du premier mérite. Il est d'une taille élevée; sa figure est hideuse. Privé d'un œil entièrement détruit, il darde des flammes de celui qui lui reste. Sa contenance est fière; son geste animé, plein de noblesse; on reconnaît à sa prononciation qu'il est né dans les provinces méridionales de l'Espagne.

» Le père Fray-Eugénio remit une lettre du nonce au duc qui la lut deux fois , avec une attention soutenue. Le moine attachait sur lui, pendant cette lecture, un regard inquisiteur. Mon père ne laissa paraître aucun signe d'émotion. — Je prendrai les ordres du roi , dit-il, en le congédiant de la main. — Il s'agit des ordres d'un maître plus puissant que lui, répondit le religieux d'un air imposant. C'est le roi des rois qui commande ; c'est Dieu lui-même, par l'organe du souverain pontife, son vicaire sur la terre. Sa majesté catholique, dont j'ai eu l'honneur de baiser la main, a reconnu la justice des plaintes du Saint-Père, et la nécessité d'y faire droit. Cette lettre vous fait connaître les volontés immuables de Sa Sainteté. Quelle réponse porterai-je

à son éminence le légat, de la part de votre excellence ?

» Mon père était vivement agité ; après un moment d'hésitation, il répondit au moine, en maîtrisant son émotion, qu'il verrait ce soir le nonce au palais.

» Le religieux répliqua d'un ton de voix foudroyant : Seigneur, songez que vous êtes catholique romain, avant d'être père ; et que Dieu ne vous a confié l'exercice du pouvoir souverain dans ce royaume, que pour la plus grande gloire de son nom, et le bien de sa sainte religion ! Pensez surtout qu'il y va du salut de votre ame !

» Le moine sortit enfin, et mon père me présenta la lettre du nonce.... Non, continua Don Luis avec emportement, je ne puis penser à cet horrible écrit

sans un transport de rage.... Avez-vous souvenir, seigneur Don Henrique, de l'ordre donné par Don Juan d'Autriche d'arracher Valenzuela du couvent de l'Escurial ?

» — Oui, répondit le marquis ; j'étais alors à Madrid ; et tous les événemens de cette époque sont restés gravés dans ma mémoire. Le lieu saint fut violé ; d'indignes profanations scandalisèrent tous les gens de bien.

» — Il est trop vrai, reprit Don Luis avec accablement ; personne plus que moi n'a gémi de cet audacieux arrêt, surtout de la violence sacrilège des barbares à qui l'exécution en fut confiée : et cependant je fis partie de cette bande d'assassins.... Ne frémissiez pas, Don Henrique ! Natalia sait que ce fut une surprise, un raffinement de ven-

geance de Don Juan. Militaire, le devoir m'enchaînait ; j'ai dû suivre mon chef, le marquis de Valparaiso ; j'ignorais où il me conduisait. J'aurais dû le soupçonner à la joie féroce qui brillait dans ses yeux. Mais, hélas ! tout entier alors à la douleur d'avoir perdu mon amie, je ne voyais, je n'entendais rien. Quand je fus instruit de la mission déshonorante de mon commandant, je restai pour protéger sa victime, et ma présence ne lui fut pas inutile. Mais de quoi me sert aujourd'hui le témoignage de ma conscience ? Je n'en suis pas moins enveloppé dans l'arrêt de proscription qui va couvrir d'infamie mes complices ! Oh ciel !... mon père a-t-il pu ?... »

Don Luis s'arrêta ; tout son corps frémissait. Sa pâleur et la violente contraction de ses traits trahissaient le

choc des passions énergiques qui se combattaient dans son sein.... Non, non, murmura-t-il en paroles entrecoupées, je ne maudirai pas mon père.... Que Dieu me pardonne ce mouvement irrésistible et me donne la force d'achever....

A la vue de cette horrible agitation, la douce Natalia fit un signe de croix et joignit les mains avec ferveur. Le marquis avait reculé quelques pas involontairement; tous deux, les yeux fixés sur Don Luis, tremblaient comme lui, le cœur pénétré d'une horreur sympathique.

« — Je suis excommunié, reprit le jeune homme avec effort; et cette proscription n'est pas le plus grand des malheurs dont m'accable aujourd'hui la colère céleste !..... il faut encore.....



Natalia ! de quel œil de mépris vous allez regarder désormais celui que vous avez nommé votre ami !.... Mon père consent.... non, mon père exige que je descende au dernier degré de l'humiliation ! moi et dix autres jeunes gentilshommes, tous héritiers des premiers titres de la monarchie, tous rejetons de ce que l'Espagne eut jamais de plus illustres et de plus grandes familles, décorés de noms historiques et chevaleresques, la gloire et l'honneur de la patrie.... Dans trois jours, au milieu de la pompe d'une fête, nus jusqu'à la ceinture.... à pied, la corde au cou ... un cierge à la main, traversant la ville dans sa plus grande longueur, on nous verrait, escortés par de vils capucins, aller ployer les genoux devant un prêtre étranger, devant un Mellini !

lui demander humblement à être relevés des censures du pape!... Et enfin, après nous avoir outrageusement touchés au visage, le bourreau sacré stigmatiserait nos épaules des coups de sa discipline! »

Don Luis se laissa tomber sur un siège, et le front courbé, appuyé sur ses mains, il cacha les pleurs de rage qui jaillissaient malgré lui de ses yeux. Natalia le regardait avec une douloureuse compassion; le marquis, après un long silence, retrouva le premier la force de parler.

« — Seigneur Don Luis, dit-il enfin, la réflexion ramènera le duc votre père à d'autres sentimens....

» — Jamais, seigneur, répondit-il d'un air sombre; je connais mon père, il m'a froidement menacé de sa malé-

diction si j'hésitais à subir la sentence du souverain pontife.

» — Il faut vous jeter aux pieds du roi....

» — Du roi ! interrompit le jeune homme avec un cri de désespoir ; eh ! seigneur don Henrique , ne le connaissez-vous donc pas ? un prêtre nous a condamnés : les accents d'un prêtre retentissent aux oreilles du faible Charles , avec l'éclat et l'autorité d'un oracle de Dieu lui-même. L'honneur de sa couronne , le bonheur de ses sujets , sont des mots qui ne réveillent en lui qu'une sorte d'idée confuse , mais fixe comme la folie , le triomphe des prêtres. Ignorez-vous que son éducation a été perfidement calculée de manière à l'abrutir , afin de le réduire à la condition d'esclave couronné. On lui a dit que

la réflexion mène à l'impiété ; qu'un roi doit recevoir du ciel même les inspirations qui le guident , et qu'il n'a qu'un but sur la terre , le bien de la religion. Or, le ciel, on le lui a montré dans le sanctuaire : la voix du ciel, c'est la parole de son confesseur ; la religion, c'est le pape. Comment la justice et la raison trouveraient-elles un accès jusqu'à cet esprit perverti ! Ah ! si du moins son cœur offrait quelque ressource ! Mais non, ses corrupteurs se sont attachés surtout à le dessécher entièrement. Charles n'aime personne sur la terre ; toutes ses facultés sont concentrées dans le goût ardent de la chasse ; passion stérile, qui tend à l'isoler de plus en plus de ses sujets, et qui nourrit sa noire misantropie. Le roi ! le roi ! qu'attendre du roi, grand Dieu !

» — Don Luis, lui dit tendrement Natalia ; votre douleur est bien cruelle , puisqu'elle vous arrache des plaintes si injustes et si amères ! Le roi aussi était l'ami de votre enfance.

» — Sans doute , répondit-il vivement ; je l'ai chéri tant que je l'ai cru capable de douces affections et de nobles sentimens ; mais n'a-t-il pas sacrifié sa mère à la vengeance de Don Juan d'Autriche ; elle règne à son tour sur cette ame pusillanime , et veut qu'on immole à la mémoire de Valenzuela , son favori , tous ceux que , depuis tant d'années , le roi nommait ses amis ; il les lui livre avec joie ; demain , qu'un moine commande , il l'abandonnera elle-même une seconde fois sans regrets : non , c'est une folie de compter sur le roi ; cessez de me parler de lui.

» — Don Luis , reprit Natalia , votre amie partage toutes vos peines ; mais souffrez qu'une faible femme vous demande si, même au prix de l'humiliante pénitence qu'on vous impose , il ne faut pas préférer l'absolution du Saint-Père , à la honte bien plus redoutable de son excommunication ?

» — Jamais , répliqua le jeune homme en frémissant d'indignation ; voyez, Natalia , combien j'avais raison de vous dire que mon plus grand malheur est de m'être élevé à un ordre d'idées sans rapport avec la vie rampante et végétative qui convient à mes faibles compatriotes ! Vous et moi , qui nous comprenions si bien autrefois , nous avons donc cessé de nous entendre aussi !

» — Du moins , mon ami , lui dit-elle , en lui serrant affectueusement la



main, nos cœurs seront toujours d'accord. Écoutez-moi; avant de nous abandonner au désespoir, tentons courageusement toutes les voies qui nous restent pour échapper à ce danger pressant.

» — Il n'en est point, s'écria Don Luis; la mort est mon unique recours. Je pourrais fuir, il est vrai; mais où ne me poursuivrait pas la malédiction paternelle! Mon père aussi, ajouta-t-il avec un sourire amer, mon père pense qu'exilé du confessionnal, un noble Espagnol, à jamais dégradé, porte imprimé sur son front le sceau d'une ineffaçable infamie! A ses yeux, comme aux vôtres, le supplice du pardon public, imploré à genoux, aux pieds d'un misérable moine, l'ignominie de son impur attouchement...

ce fouet dégradant.... voilà les beaux titres de gloire qu'un Medina-Celi doit transmettre à sa postérité avec le sang des la Cerda, des premiers rois de la Castille! Non, jamais, continua Don Luis transporté de fureur. La mort, mille fois plutôt la mort.... Aussi bien, qu'ai-je encore à regretter sur la terre! celle dont j'ai cru l'âme assez noble pour s'élever aussi haut que la mienne, pour s'unir à moi tout entier, celle que j'aimais plus que ma vie, autant que mon honneur, Natalia ne comprend pas l'horreur que m'inspire une bassesse aussi déshonorante; elle m'exhorte à en accepter la honte!.... Adieu, il faut mourir; je ne me croyais pas encore si malheureux. .. Adieu, Natalia; c'est pour jamais! »

Il sortit d'un mouvement rapide, que

Natalia, épouvantée, suivit des yeux, sans avoir la force de le rappeler; et quand elle eut cessé de le voir, elle porta ses regards sur Don Henrique avec une expression si douloureuse, que le vieillard ne put retenir ses larmes. Ils gardèrent tous deux long-temps le silence; l'un abîmé dans les plus pénibles réflexions, l'autre agitée, tremblante, et le sein gonflé de soupirs convulsifs.

Le jour tombait; le premier coup de l'angélus retentit au clocher de l'église de Saint-Philippe. Natalia, tombant à genoux, pria quelques instans avec ferveur; le marquis se recueillit aussi. Quand elle se releva, il lui présenta sa mantille et ses gants; elle comprit qu'il était temps de se rendre à l'ambassade de France. Don Henrique s'enve-

loppa dans son manteau, et sans préférer une parole, il guida sa jeune amie vers l'hôtel du marquis de Villars, situé fort près du palais.



FIN DU TOME PREMIER.

---

# TABLE

## DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

---

	Pag.
CHAP. I. — Le Confesseur et le favori. .	1
CHAP. II. — Entrée de la Reine. . . .	60
CHAP. III. — La Sorcière de Cangas. .	82
CHAP. IV. — L'importance d'un Commis. .	153
CHAP. V. — L'Explication. . . . .	182
CHAP. VI. — Le Moine. . . . .	219



















